

# Blagnac, questions d'histoire 52

Revue Semestrielle d'histoire locale - novembre 2016



Jeanne  
Weidknet-Dessaux

p.1



Les tombes  
des Indochinois  
au cimetière

p.12



*Le prototype Potez 840 avant sa mise en peinture devant les ateliers de Blagnac*

p.24 |  
Le maire  
Bernard  
Desclaux

p.30 |  
La maison  
Guimbaud

p.34 |  
Correspondance  
d'un prisonnier  
de guerre

p.42  
Le Potez 840,  
en avance  
sur son temps

# **Blagnac,** questions d'histoire

## **Responsable de publication :**

*Christiane Combelles*

## **Comité de rédaction :**

*Lucien Alemanni - Suzanne Béret -  
Didier Chapuy - Christiane Combelles -  
Anne-Marie Ducos de Lahitte - Roger Gau -  
Monique Lanaspèze - Alain Lauret -  
Jean-Louis Rocolle - Jacques Sicart*

## **Maquette :**

*Philippe Garcia*

## **Impression :**

*Imprimerie INDIKA*

*N° ISSN 1169-4408*

*Revue éditée par l'association  
Blagnac Histoire et Mémoire*

## *Siège social :*

*BHM - 36, rue Carrière  
31700 Blagnac*

*[blagnachistoire.e-monsite.com](http://blagnachistoire.e-monsite.com)*



C'est avec une grande tristesse que nous avons appris, le 9 juillet dernier, le décès de Jeannette Weidknet, notre amie et la principale fondatrice de notre association. Nous lui rendons hommage en déroulant sa vie pour mieux faire connaître cette femme exceptionnelle.

# Jeanne Weidknet-Dessaux

## (1921-2016)

par *Suzanne Béret*  
*pour qui Jeannette était plus qu'une amie...*

Jeanne Marguerite Dessaux naît le 5 mars 1921 à Toulouse, faubourg Bonnefoy, 5 rue Béteille, dans une famille modeste mais laborieuse et guidée par les plus hautes valeurs morales et humaines. Jeannette a toujours parlé de ses parents avec tendresse et beaucoup d'admiration. Elle ne nous pardonnerait pas de les oublier dans cet hommage que nous lui rendons.

Son père, Jean, apprend le métier de tonnelier à Moissac. Il l'exerce ensuite à Toulouse pour une vinaigrerie qui lui donne gratuitement et à volonté, en plus de son "maigre" salaire, des bouteilles de vinaigre. Offre très appréciable car, à l'époque, ce produit, outre son utilité alimentaire sert de désinfectant, de détractant, d'anti-calcaire etc. Jeannette gardera l'habitude de l'utiliser. Jean fabrique les tonneaux à l'arrière de son habitation dans la cour où se trouvent, chose courante au début du XX<sup>e</sup> siècle, l'eau et les toilettes. Tout au long de la rue Béteille se succèdent des maisons accolées pratiquement toutes semblables, dites "d'ouvriers". Au rez-de-chaussée, un couloir central sépare deux "appartements". Les Dessaux louent celui de gauche composé seulement d'une cuisine dont la table sert à tout : repas, devoirs, répétitions musicales, réunion... et d'une chambre.



Jean, musicien amateur mais très doué, joue de plusieurs instruments à vent et à embouchure : flûte, fifre, trombone. Enfant, il avait appris la musique tout seul avec un pipeau tout en gardant les moutons dans les Causses près de Vazerac (Tarn-et-Garonne), son village natal. Il se fait entendre avec son trombone dans les fêtes locales, les "baloches". C'est dans l'une d'elles qu'il rencontre sa future épouse, Marie Lacoste, aimant beaucoup danser. Il joue aussi du fifre dans des fêtes religieuses et de la flûte au théâtre du Capitole pour des spectacles lyriques, habillé d'une tenue spéciale comme tous les autres musiciens amateurs. Parfois, mais rarement, Marie arrivera à économiser une petite somme prise sur l'argent du ménage pour acheter un billet "au paradis ou poulailler" afin d'assister aux opéras qu'elle affectionne particulièrement. Jeannette se souvient que son père a joué à Moissac à la "fête votive" qui a eu lieu après la grande inondation de 1930.

Après leur rencontre, ses parents se marient le 8 mai 1906. De cette union naissent Antoine en 1908 et René en 1911. La sœur jumelle d'Antoine, Jeanne meurt le 26 février 1909. Jeannette a trouvé difficile de porter le même prénom que sa sœur décédée.

Sa mère, Marie, née à Toulouse en 1881, soit 5 ans après Jean, est allée très peu à l'école mais suffisamment pour apprendre les rudiments de la lecture, de l'écriture et du calcul. Elle élève ses enfants avec beaucoup d'affection et sans problème car



Jean et Marie Dessaux, Ramier de Blagnac, 1950

elle avait l'habitude : aînée de six enfants, elle s'était occupée de ses deux frères et de ses trois sœurs. Infatigable, elle fait en plus des lessives et des ménages chez des particuliers du quartier pour compléter les revenus du couple. Durant la Première Guerre mondiale, Jean, vu son âge, est mobilisé comme brancardier-infirmier. En son absence, Marie travaille à la Cartoucherie et s'y rend à pied, n'ayant pas assez d'argent pour prendre un transport en commun. René est atteint de la poliomyélite à 2 ans et demi. Marie, à force de lui faire prodiguer des soins qu'elle arrive péniblement à payer, le sauve. Cependant, il restera boiteux, ce qui lui évitera la mobilisation au moment de la Seconde Guerre mondiale, à l'inverse d'Antoine\*. Les deux frères héritent des dons musicaux de leur père. Antoine joue en complément de son métier de menuisier. René, à cause de son handicap ne peut pas travailler, ses parents le font entrer au Conservatoire. Il en sort premier prix de violon et devient musicien à plein temps. Jean, libre-penseur, profondément pacifiste, aime répéter une phrase que Jeannette fera sienne : "Un être humain vaut un autre être humain". Autodidacte, curieux de tout il lit beaucoup et s'abonne à la "Dépêche du Midi", à "l'Humanité" dès sa parution en 1904 et à "Les Lettres Françaises", journal édité clandestinement à partir de 1942 par des intellectuels communistes. D'esprit très ouvert, il amène sa fille, toute jeune adolescente, dans

des réunions à la Bourse du Travail.

Dernière de la fratrie et seule fille, Jeannette est un peu "chouchoutée" ce qui ne l'empêche pas d'être une très bonne élève. Son père lui ayant appris à lire très tôt dans...l'Humanité (!), elle est même plus en avance que les autres élèves. Plus tard, ses enseignants veulent l'envoyer au lycée. Mais, ses parents sont trop pauvres pour payer les études. Aussi, après le Brevet supérieur obtenu à 15 ans, elle passe le concours d'entrée à l'École normale d'institutrices. Reçue, elle intègre cette école à 16 ans en 1937. Interne, elle est contente de quitter la petite maison parentale, d'avoir "un coin" à elle. Auparavant, elle couchait dans la même chambre que ses parents tandis que ses frères dormaient dans une alcôve. Rémunérée, elle se réjouit d'être moins à la charge de ses parents.

C'est la période euphorique du Front Populaire depuis 1936. Jeannette fréquente les Auberges de Jeunesse où garçons et filles se retrouvent. Elle participe avec d'autres jeunes "normaliennes" à des réunions politiques organisées par des étudiants communistes et y rencontre en 1938 Jean Lucien Weidknet qui suit les cours d'histoire et de géographie. Le "courant" passe entre eux... À la déclaration de guerre en septembre 1939, Jean est mobilisé et envoyé près de Bordeaux dans un régiment d'aérostiers militaires. Lors d'une permission, craignant des dangers à venir, il demande Jeannette en mariage. D'abord réticente, elle finit par accepter. Deux jours après la signature de l'Armistice, ils se marient le 24 juin 1940 à la mairie de Toulouse dans le salon rouge, réservé aux militaires, en prenant deux témoins inconnus place du Capitole. N'ayant pas de nouvelles d'Antoine, le frère de Jeannette, ne sachant pas s'il a été tué ou s'il est prisonnier, ils n'ont pas envie de faire la fête.

À la rentrée, Jeannette prend son premier poste d'institutrice intérimaire à Terme, un hameau dépendant de Villemur-sur-Tarn et Jean est maître d'internat au collège de Saint-Gaudens tout en continuant ses études. Ils se retrouvent en fin de semaine à Toulouse dans leur appartement, 18 rue Gambetta.

Le 5 novembre 1940, lors de la visite du Maréchal Pétain à Toulouse, de jeunes "Résistants"

envoient des tracts sur son passage. Vers la fin du même mois, tôt le matin, la Police spécialement créée par Pétain pour traquer les membres du Parti communiste, désormais interdit, frappe à la porte de Jean et de Jeannette qui font semblant de dormir. Les policiers les cherchent en vain à Blagnac et retournent rue Gambetta. Jean et Jeannette profitent de ce laps de temps pour déchirer des papiers compromettants et les glisser sous les lattes du plancher. Mais un tout petit bout dépasse. Pendant la fouille, Jeannette essaie de ne pas le regarder et de cacher sa peur. Heureusement les policiers ne le voient pas. Ils arrêtent le couple et l'interrogent longuement. Jeannette est relâchée dès le lendemain car, d'après les termes du rapport envoyé au Préfet par le Commissaire divisionnaire : "L'interrogatoire de la dame Weidknet née Dessaux n'a pas pu établir la matérialité des faits de propagande communiste, mais elle a reconnu avoir appartenu aux Jeunesses communistes et avoir accompagné son mari aux différentes entrevues que celui-ci a eues avec BETTINI et CAUSSAT\*\* déjà écroués pour propagande communiste". Par contre, Jean, "ex-membre des Jeunesses communistes, ex-secrétaire de l'Union fédérale des Étudiants à tendance communiste" est présenté au Parquet le 3 décembre et écroué à la prison Saint-Michel "pour propagande communiste". Aussitôt, sur la demande du Préfet, le Recteur d'Académie met fin aux fonctions de maître d'internat pour Jean et d'institutrice intérimaire pour Jeannette. Celle-ci se retrouve sans travail et sans ressources. Ses beaux-parents l'accueillent chez eux à Blagnac. Jean ne cesse de protester contre les motifs de son inculpation mettant en avant l'alibi de sa non présence au lâcher de tracts puisqu'il était à Saint-Gaudens. Enfin entendu, le Juge d'instruction militaire prononce, le 9 janvier 1941, sa mise en liberté "provisoire".

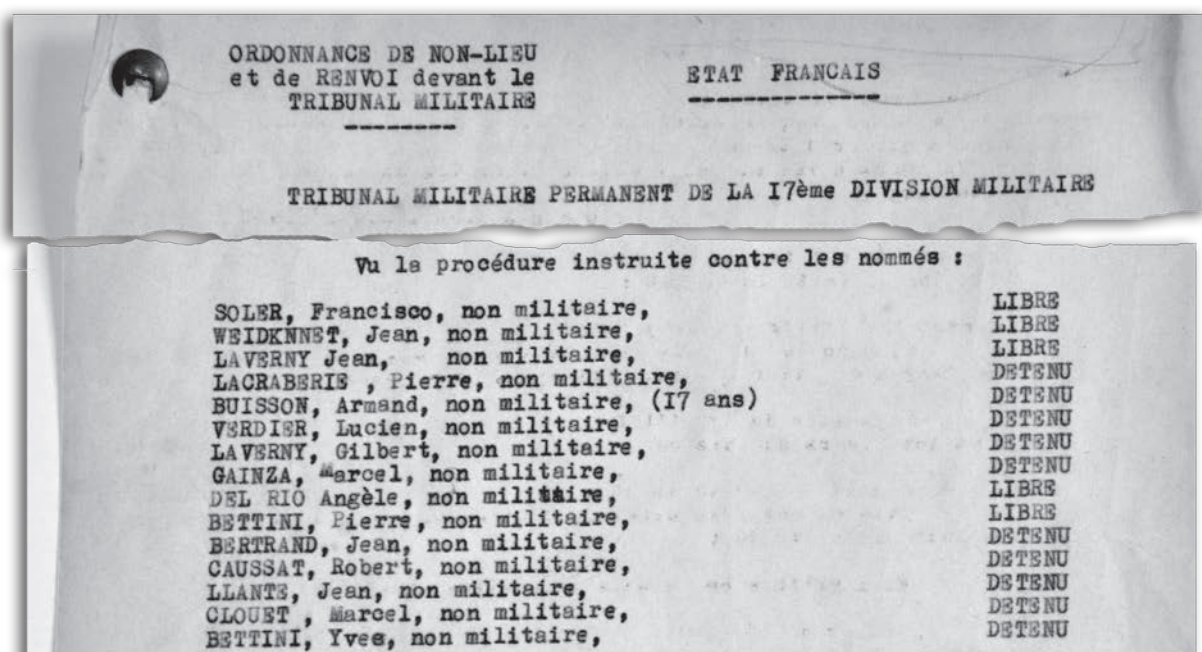
C'est alors que Louis Weidknet, directeur de l'école de garçons à Blagnac, à moitié rassuré sur le sort de son fils, ne peut supporter plus longtemps la détresse de sa belle-fille. Le 17 janvier 1941, il écrit à l'Inspecteur d'Académie pour obtenir sa réintégration en des termes "assez poignants".

En voici des extraits : "...Elle n'a jamais fait de propagande politique d'aucune sorte, et n'avait que le désir de se consacrer à ses fonctions d'enseignement dans lesquelles elle débutait à peine, ainsi que d'établir solidement son jeune ménage.

*Devant ces faits, j'ai l'honneur de solliciter de votre haute bienveillance la réintégration de ma belle-fille dans ses fonctions. Je fais appel à vos sentiments de justice, j'ai l'espoir qu'une inutile rigueur ne s'appesantira pas plus longtemps sur elle et qu'elle pourra reprendre le cours de sa carrière ». Il fait remarquer le jeune âge de Jeannette "à peine dix-neuf ans" et met en avant son état de santé personnel. "Je suis grand mutilé de guerre ; j'ai obtenu de 1933 à 1937 un congé pour maladie consécutive aux graves blessures que j'ai reçues pendant la guerre de 1914-1918. J'ai passé quatre années couché dans une voiture, immobilisé dans un grand appareil plâtré. Malgré mon état de santé précaire en 1937, j'ai repris mes fonctions afin de pouvoir assurer l'avenir de mon fils" qui "grâce à ma volonté et à mon énergie m'a donné toute satisfaction par sa conduite ainsi que par son travail (...) Il conclut "En considération des faits que j'ai eu l'honneur de vous exposer ainsi que de tout mon passé professionnel et militaire que j'ose dire irréprochable, je garde l'espoir, Monsieur l'Inspecteur d'Académie, que vous voudrez bien réviser la décision de suspension de ses fonctions infligée à ma belle-fille". Suivent la formule de politesse et la signature.*

Le 22 janvier suivant, l'Inspecteur d'Académie transmet la lettre de L. Weidknet au Préfet. Il rappelle que le 3 décembre 1940, il a adressé à Monsieur le Secrétaire d'État à l'Instruction publique "une proposition de relèvement de fonction" à l'encontre de "Mme Weidknet" et que celui-ci l'a approuvée le 12 décembre en exigeant "son application immédiate". Mais "depuis lors" continue l'Inspecteur "le fils de M. Weidknet (...) a été mis en liberté provisoire et c'est ce fait nouveau qui motive la lettre ci-jointe de M. Weidknet, père (...) Or M. Weidknet est un excellent directeur d'école à tous égards et c'est un grand mutilé de la guerre de 1914-1918, médaillé militaire, chevalier de la Légion d'Honneur (...) j'incline à penser qu'une mesure de clémence vis-à-vis de sa belle-fille pourrait être envisagée". Toutefois il y met deux conditions. "Mme Weidknet" ne pourra être réintégrée comme institutrice intérimaire "qu'à la mise en liberté définitive de son mari (...) et dans un département voisin de la Haute-Garonne". Le Préfet accepte. Jeannette doit se rendre dans les Hautes-Pyrénées à l'école de Loudenvielle, petit village de la vallée du Louron.

Le procès des “lanceurs de tracts” a lieu en mars 1941. Sur les quinze accusés, cinq dont Jean Weidknnnet, obtiennent la liberté définitive. Nous ne savons pas si Jeannette rejoint son poste immédiatement après ou à la rentrée d’octobre. La seconde hypothèse semble la plus plausible. En effet, une lettre du Préfet de la Haute-Garonne, datée du 14 octobre 1941, communique à celui



*Le procès des lanceurs de tracts : verdict (extrait)*

des Hautes-Pyrénées des renseignements relatifs aux circonstances qui ont motivé “la mutation de Mme Weidknnnet-Dessaux, institutrice en Haute-Garonne”. Mais, Jeannette aurait raconté qu’elle y monte en hiver, dans la neige, sa valise sur le dos d’un âne. Alors, mars, octobre ? Au fond, peu importe. L’essentiel est ailleurs : grâce à l’intervention de son beau-père, même “punie et exilée”, elle réintègre l’Éducation Nationale. Les habitants de Loudenvielle la reçoivent avec enthousiasme, l’entourent de chaleur humaine et essaient de lui faciliter la vie dans leur montagne. Ils lui fabriquent des skis, lui donnent du bois pour se chauffer, des produits de leur ferme : œufs, volailles, légumes etc. Reconnaisante, elle s’attache à eux et aux enfants qui lui sont confiés. Ceux-ci arrivent en skis l’hiver, à pied à la belle saison. Jeannette reste dans ce village au maximum deux années scolaires, peut-être un peu moins en déduisant les congés de maternité : ses filles, Annie et Marie-Claude, naissent l’une en 1943, l’autre en 1944, au moment d’un bombardement anglais sur Blagnac. Pierre ne verra le jour qu’en 1950. Elle reconnaît que cet “exil forcé” et l’air de la montagne ont amélioré sa santé : auparavant, assez chétive et “pâlichonne”, elle a pris quelques kilos et quelques couleurs.

Le 20 août 1944, après le départ des Allemands, Jean fait partie en tant que communiste du Comité de Libération de Toulouse que préside Raymond Badiou du parti SFIO. Celui-ci est élu maire aux élections d’avril 1945. Jean, alors adjoint, encore chargé de l’Instruction publique et de la Commission des Sports continue à travailler à plein temps à la mairie. En 1947, il ne se représente pas. Il passe avec succès le concours de l’école de météorologie et après la formation et des stages à Paris, devient météorologue. Jeannette enseigne à Blagnac dans l’école de filles, place Jeanne Hérisson puis à “Jean-Moulin II”. Monique Kermel, une ancienne élève, se souvient : “C’est Jeannette qui m’a appris à lire, institutrice novatrice, à la fête des écoles, elle fait danser les élèves une année sur un air de Brassens *Un p’tit coin de paradis* alors que Brassens, à l’époque, n’est pas un interprète apprécié, une autre année sur un air de *ragtime* musique noire-américaine qui n’était connue que des spécialistes et des amateurs de jazz... Jeannette a été une très grande institutrice... C’est elle qui, avec mon père, organisait les séances de cinéma du jeudi...”

Au nom de l’Union des Femmes Françaises, Jeannette fait partie de la municipalité provisoire de Blagnac en 1944. En 1945, elle vote pour la première fois comme toutes les femmes mais ne se



*Jeannette avec sa classe en 1945*



*Dans le Ramier de Blagnac l'été 1962*

***Le temps  
du bonheur***



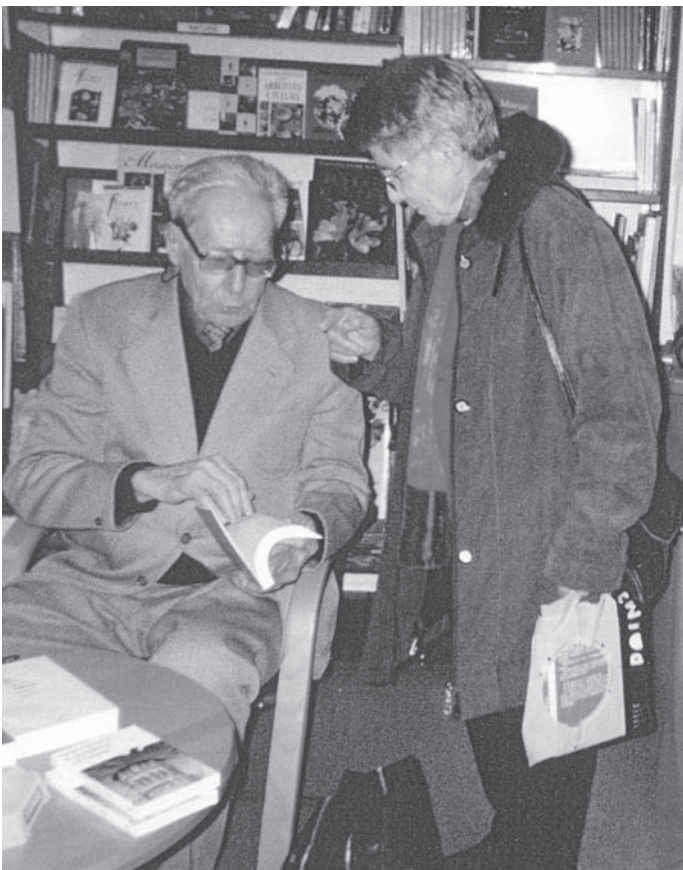
*Noël 1970*



▲ 50<sup>e</sup> anniversaire de la Libération en 1994 :  
 Germaine Ricard, Monique Kermel et Jeannette Weidknet



▲ Mars 2002 : première exposition de BHM  
 à Odyssud



▲ Pierre Gamarra et Jeannette  
 à la librairie de la Renaissance

8 mars 2002, pose de la plaque (sur la première école de filles)  
 en l'honneur de Jeanne Hérisson à l'initiative de BHM :  
 Suzanne Béret, Monique Kermel, Jeannette et Germaine Ricard ►



présente pas sur une liste. Avec Jean, dès 1938, elle soutient la cause des Républicains espagnols. Ensuite, revenue à Blagnac, Jeannette s'investit dans leur intégration. Elle apprend le français aux plus jeunes, aide matériellement toutes les familles. Elle n'admet pas l'injustice dont ces Espagnols sont parfois victimes. Par exemple, elle intervient vigoureusement auprès d'une employée de la mairie de Blagnac qui refuse qu'Aurore Lorente, petite fille de 10 ans, parte en colonie de vacances sous prétexte qu'elle n'y a pas droit puisque Espagnole. Inutile de dire qu'après la colère de Jeannette, Aurore a rejoint ses camarades !

Tout en faisant la classe, en participant à des réunions du Parti communiste dont les cahiers gardent la trace de son engagement, Jeannette ne néglige pas ses enfants : les entoure d'affection, les aide pour les devoirs, leur consacre du temps, ... d'autant plus que son époux est souvent absent et travaille parfois de nuit.

Grâce à la profession de Jean, Jeannette a le privilège de séjourner quelques jours au Pic du Midi, en garde un souvenir inoubliable et aime le raconter. Les touristes n'envahissaient pas encore l'Observatoire !

Elle a la joie de voir sa famille s'agrandir avec des petits-enfants, s'en occupe bien souvent, les amène en vacances à Soulac où ses beaux-parents ont acheté une maison. C'est en revenant de là que le 5 septembre 1980, vers Cahors, Jean percute un camion : il est tué sur le coup, Jeannette a de nombreuses fractures, un traumatisme crânien et Aude, la fille de Marie-Claude, grièvement blessée à la colonne vertébrale devra porter un corset pendant longtemps et endurer de nombreux soins. Jeannette se sentira "coupable" toute sa vie. Cet accident a traumatisé et perturbé toute la famille.

Malgré son immense chagrin, ses douleurs physiques, les innombrables opérations chirurgicales, Jeannette réagit avec un courage admirable. Dès la guérison de ses blessures, elle ne reste pas inactive. Elle continue à militer avec ses camarades du Parti et, en plus, elle s'implique pour faire "vivre" l'Histoire de Blagnac, assiste à toutes les cérémonies commémorant la Résistance ou les guerres...

Elle montre le même courage après l'accident vasculaire cérébral qui la frappe en 2006, lors de sa séance habituelle de natation à la piscine de Blagnac. Fort heureusement le maître-nageur appelle les secours qui la prennent en charge rapidement. Pourtant les conséquences sont "terribles" pour Jeannette si active. Paralysée du côté droit, elle doit réapprendre à parler, à marcher, à écrire... Elle s'y emploie avec une ténacité, une persévérance, une opiniâtreté même qui font l'admiration de ses amis et des autres. Il lui reste, heureusement, la lecture : de nombreux livres garnissent les étagères disposées le long des murs de son salon. Malheureusement, son corps a subi trop d'épreuves et peu à peu, de moins en moins indépendante mais toujours l'esprit en éveil, elle entre dans une maison de retraite. Ne pouvant renoncer à la lecture, des employés de la Médiathèque blagnacaise lui apportent régulièrement des ouvrages de genre différent. Privée de son jardin où elle aimait tant aller "soigner" ses plantes, regarder les fleurs s'épanouir, les jeunes pousses grandir, elle se contente des pots de géranium ou autres posés devant sa fenêtre ou dans sa chambre. Avec chaque visiteur (les amis et amies lui restent fidèles), elle commente les événements lus dans "Le Canard



enchaîné” et surtout dans l’Humanité.

Même dans ces lieux elle continue à militer, exhortant le personnel à se syndiquer, participant à des débats, dont l’un très émouvant autour de la mémoire de Jaurès. Elle reste abonnée à l’Humanité et la lit jusqu’à la veille de son décès, quand elle n’a plus la force de tourner les pages.

Jeannette laisse le souvenir d’une femme intelligente, cultivée, avide d’apprendre encore, éprise de justice, combative, courageuse, au grand cœur, toujours à l’écoute des autres, souriante les yeux pétillants d’humour.

\*Revue “Blagnac, Questions d’Histoire” numéros 5, 6, 7 et 8 : Carnet de route d’un combattant et prisonnier de guerre

\*\* Même revue numéro 41 : Robert Caussat (1919-2010)

#### SOURCES :

Témoignages et documents de la famille Weidknnnet et des membres du Parti Communiste section 31.

Ces textes lus le 15 juillet dernier lors de la cérémonie d'hommage dans la salle funéraire municipale de Toulouse, complètent le portrait de Jeannette.

### **Hommage de ses amis de BHM** **lu par Suzanne Béret**

Malgré ma tristesse et comme l'a demandé ma très chère amie, Jeannette, je vais évoquer son rôle dans notre association d'histoire locale.

En 1988, Jeannette rejoint l'association dite pour la Présentation de l'Histoire de la Résistance et celle de Blagnac formée essentiellement d'anciens Résistants comme Serge Ravanel, Robert Caussat, le docteur Léon Contie, Germaine Ricard, Pierre Benech entre autres, de Monique Kermel, directrice de la bibliothèque municipale et de Robert Cazalé, fils d'un Résistant. Au sein de cette association, elle fait partie du petit groupe de travail qui prépare la commémoration du Bicentenaire de la Révolution française. Pour cela Jeannette et ses collègues consultent les archives de Blagnac et grâce à leurs découvertes les services municipaux ont pu éditer trois fascicules sur cette période. Jeannette, férue d'Histoire, grande érudite, se rend compte de la richesse des archives locales, aussi elle veut continuer à les exploiter pour en faire profiter tous les Blagnacais. Elle a l'idée de créer une revue et ainsi est née à son initiative "Blagnac, Questions d'Histoire". Pour faire vivre cette revue, elle s'entoure d'autres passionnés d'histoire dont j'ai eu l'honneur de faire partie avec Monique, Alain, Robert, Jacques, Daniel, Lucien, Georges, Christiane. Elle nous "recrute" avec détermination et gentillesse et nous formons une commission d'Histoire locale dépendante de l'association dont j'ai déjà parlé et qui a pris le nom de CERRAVHIS : Centre d'Études de Recherches et de Représentation Audiovisuelle de l'Histoire. Autour d'elle et dans la bonne humeur qu'elle communique, nous nous mettons à écrire des articles. Très cultivée, lisant beaucoup, Jeannette n'est pas en reste et sait entraîner tout le groupe en écrivant beaucoup elle-même. Elle choisit les sujets en pensant aux futurs lecteurs. Elle désire leur offrir des renseignements susceptibles de les intéresser. Elle les puise dans ses vastes connaissances, ses propres souvenirs, sa riche collection de documents et, bien sûr, dans les archives de Blagnac ou de Toulouse. Ses articles sur l'Histoire de Blagnac font autorité par la qualité de la recherche, de l'écriture et de la réflexion historique. Pour vendre cette revue, avec elle pas besoin de publicité. Toujours avec le sourire, elle passe chez tous les commerçants du centre et de son quartier, le samedi elle se promène dans le marché un sac plein de revues vite écoulées. Très connue, très appréciée, elle n'essuie aucun refus.

Lorsqu'en 2001 le CERRAVHIS quitte Blagnac, la commission d'histoire locale devient indépendante. C'est chez Jeannette qu'est née l'association "Blagnac Histoire et Mémoire" en décembre 2001 et qui vit encore aujourd'hui avec la parution de la revue, de numéros spéciaux, la présentation d'expositions. Même absente, pour son bonheur et le nôtre, nous l'avons toujours tenue au courant de nos activités. Certains membres, Serge, Georges, Germaine, Robert, Daniel, nous ont quittés comme Jeannette aujourd'hui, d'autres nous ont rejoints avec leurs compétences et parfois des idées nouvelles.

Nous sommes tous reconnaissants à Jeannette de nous avoir lancés dans cette aventure et nous espérons rester dignes de tout ce qu'elle nous a laissé, sa culture, son humanisme, sa rigueur, et même son humour. Un grand merci, chère Jeannette, nous ne t'oublierons pas.

## **Hommage de ses camarades** **lu par Michel Indélicato**

J'ai aujourd'hui la responsabilité un peu écrasante de rendre au nom de son parti, le parti communiste, un hommage à notre camarade et amie Jeanne Weidknet qui nous a quitté dans sa 95<sup>e</sup> année au terme d'une vie riche d'expériences humaines. Humaniste doublée d'une âme de féministe chevillée au corps faisant preuve de courage devant la maladie et les événements qui ont jalonné sa vie de femme, Jeannette était tout cela à la fois.

Tâche ingrate certes car il est très difficile pour un homme de 21 ans son cadet de retrouver toutes les traces du passage de Jeannette parmi nous, j'espère donc que vous m'excuserez si je ne suis pas exhaustif.

Elle a accumulé au cours de ses 95 années des anecdotes qu'elle se plaisait à raconter avec ce talent propre aux hussards de la République que sa qualité d'institutrice lui conférait. Elle savait, à ce titre, faire preuve d'une pédagogie qui laissait en haleine l'auditoire auquel elle s'adressait.

J'ai glané ici et là, avec l'aide de quelques camarades et amis des éléments marquants qui peuvent aider à rendre cet hommage vivant car j'ai toujours l'impression qu'elle me surveille, comme elle me surveillait ou plutôt m'observait, lorsqu'en 1983 j'étais secrétaire de la cellule "Libération" dans laquelle elle militait. Cette cellule, c'était la quintessence et la réunion des Communistes historiques de Blagnac et avec eux, une accumulation de connaissances historiques toutes rattachées à leur vécu, soit dans la Résistance, soit dans l'entreprise et dans l'aide aux réfugiés espagnols.

C'est une véritable gageure que de résumer en quelques lignes une si longue vie intense et exemplaire forçant l'admiration. C'est cependant un exercice que l'on doit faire pour mieux comprendre cette femme admirable.

Jeannette est issue d'une famille ouvrière aimante soucieuse de son éducation dont la solidarité et l'ouverture sur le monde sont les deux piliers qui ont jalonné le chemin de sa vie.

En 1937 elle est reçue à l'École Normale où elle apprend son métier d'enseignante, elle en sort en 1940 et obtient un poste d'institutrice à Toulouse.

C'est la "drôle de guerre" elle a 19 ans et rencontre Jean qu'elle épousera en 1940. De cette union, naîtront trois enfants avec qui nous partageons aujourd'hui la peine de sa disparition.

Autour de ce jeune couple installé à Toulouse rue Mirepoix, le monde chancelle, la France est occupée, trahie et ils n'acceptent pas le régime de Vichy : ils entrent en résistance avec d'autres témoins disparus aujourd'hui de cette difficile épopée. Il est certain que cette triste période a été fondatrice de la personnalité de Jeannette qui était déjà depuis 1938 membre de la jeunesse communiste.

Suite à l'épisode du lâcher de tracts sur le cortège de Pétain à Toulouse, Jean est arrêté le 3 décembre 40 et incarcéré à la prison St-Michel où il croisa André Malraux et beaucoup d'autres résistants. Quant à Jeannette très jeune institutrice, elle est arrêtée et révoquée de l'Éducation Nationale, pour délit d'opinion car déjà engagée politiquement et femme d'un "suspecté communiste".

Il faudra l'intervention de son beau-père Louis Weidknet, médaillé de la guerre de 14 et directeur d'école pour qu'elle puisse être libérée et réintégrée.

Cela fut fait, mais elle fut exilée à Loudenvielle dans ce village de montagne très éloigné de Toulouse où elle ne renonça pas à ses activités de résistance malgré les risques encourus.

Quelques semaines après la libération de Toulouse (19 août 1944) un groupe de résistants dont P. Gamara, A. Wumser et notre Jeannette se réunit rue Lafaille et décide, pour la renaissance du patrimoine culturel, de remettre en circulation les livres interdits par les Allemands et par Vichy et pour cela ils utilisent la seule

possibilité à leur portée : mettre en circulation leurs propres livres et c'est la création de la librairie de "la Renaissance". Avec Jeannette disparaît la dernière fondatrice de la librairie.

Alors que les femmes n'avaient pas encore le droit de vote elle fut l'une des premières en France à devenir conseillère municipale, au conseil municipal provisoire de Blagnac à la Libération. A cette époque elle reprit sa mission d'enseignante à Toulouse où Jean fut élu au conseil municipal comme adjoint à l'éducation où il fit bénéficier aux écoles de Toulouse de ses compétences et de son engagement total.

On le voit, Jean et Jeannette ont été des militants communistes fidèles, sans ambition personnelle, mais sûrs de "lendemains qui chantent" et engageant toutes leurs forces pour apporter leur pierre à l'édification d'un monde meilleur.

En 1980 Jeannette et Jean ont été victimes d'un terrible accident dans lequel Jean a péri. Jeannette quant à elle a dû subir plusieurs interventions chirurgicales pour réduire 17 fractures et plusieurs perforations internes, et c'est au bout de plusieurs années qu'elle retrouva son autonomie.

Ces quelques années de répit furent les dernières car elle fut frappée d'un AVC alors qu'elle pratiquait la natation à la piscine de Blagnac.

Depuis ce jour et avec la volonté dont elle a toujours su faire preuve, elle s'est acharnée à réapprendre à parler, à marcher, à lire et écrire et je peux témoigner, comme de nombreuses personnes qui l'ont côtoyée, d'une force hors du commun : le corps était en vrac, la douleur incessante seul l'esprit veillait. La curiosité, l'intérêt pour la marche du monde perdurait grâce à la lecture et notamment celle de l'Humanité qu'elle a lu jusqu'à la veille de sa mort.

Son dernier engagement à Blagnac a été un soutien sans faille à la liste du front de gauche "L'Humain d'abord avec Blagnac Citoyenne" aux dernières municipales.

Je terminerai cet hommage par un poème de Gilbert Bacqué aujourd'hui disparu, Gilbert à qui elle portait une grande affection et qu'elle avait chargé d'écrire son éloge funèbre.

Gilbert n'aura pu s'acquitter de ce devoir d'amitié et j'espère dans cet hommage avoir été fidèle sinon à la lettre, du moins à l'esprit qui préside à notre présence ici. Jeannette aimait ce poème "L'anti-requiem".

*"Vous qui lirez un jour dans la Dépêche de Toulouse en page nécrologique l'annonce de ma mort, n'essayez pas de deviner quel visage se cache sous le masque banal d'un nom, d'un prénom parmi d'autres.*

*Descendez dans la rue, rue Saint-Rome de préférence, mêlez vous à la foule, interrogez tous les regards, accueillez d'un sourire l'indifférence des filles, la morgue des garçons, la solitude des vieillards, vous me verrez présent dans leurs gestes leurs cris, leurs rires, leurs larmes, leurs appels secrets, leurs silencieux naufrages car je reste vivant en eux comme une part d'eux-mêmes, car on ne meurt jamais tout à fait d'avoir ardemment vécu fraternellement, vécu simple passager de ce voyage où chacun attend le prochain arrêt".*



*Jeannette et ses amis, Angèle Bettini et Robert Caussat*

# Les tombes des Indochinois au cimetière

par Jeannette Weidknet

L'Armistice : 11 novembre 1997.

Comme chaque année à cette date depuis le 11 novembre 1919, comme dans toutes les villes et dans tous les villages de France, les Blagnacais ont célébré la mémoire des victimes de cette terrible guerre de 1914-1918 que l'on croyait la "der des der" !

## **En hommage à Jeannette Weidknet,**

*le Comité de rédaction  
réédite son article  
sur les "Indochinois"  
paru en 1998  
dans le numéro 15  
de Blagnac,  
Questions d'Histoire,  
aujourd'hui épuisé  
mais dont le sujet  
intéresse toujours  
les Blagnacais.*

Une seule interruption dans ce devoir de mémoire les 11 novembre 1940, 41, 42, 43. Les vainqueurs du moment n'appréciaient pas ce rappel de leur défaite militaire.

Cette année donc, entraîné par la batterie-fanfare municipale, conduit par Monsieur le Maire, par les conseillers municipaux, par Monsieur Labatut, président de l'association des Anciens Combattants, le cortège a défilé du centre du village jusqu'au Square "le Souvenir français" où diverses gerbes furent déposées avec la solennité traditionnelle au pied du monument aux morts sur lequel sont gravés 23 noms pour l'année 1914, 19 pour 1915, 14 pour 1916, 10 pour 1917, 7 pour 1918 à côté des noms des 7 victimes de la guerre 1939-45 et d'une plaque évoquant les victimes de la guerre d'Algérie. Il n'est pas superflu de rappeler ici qu'en 1914, Blagnac comptait 1880 habitants.

### **Les sépultures des Indochinois**

Mais cette année, renouant avec une ancienne coutume, en usage quand le monument était à l'intérieur du cimetière, Monsieur Labatut a conduit Monsieur le Maire et tous ceux qui l'ont désiré jusqu'à vingt tombes longeant l'ancienne chapelle, vingt plaques de ciment, plus courtes que les tombes ordinaires, surmontées d'une stèle arrondie. Non, ce ne sont pas des enfants qui reposent sous ces plaques bien que le cimetière des enfants soit justement tout près de là. La mention "Mort pour la France" et la cocarde tricolore dissipent





l'équivoque. Mais qui sont-ils ? Leurs noms ne sont pourtant pas gravés sur le monument aux morts ? Qui sont Phan Vrong, Do Van Giang, Nguyen Hien ? D'où viennent-ils ? Pourquoi sont-ils là ? Pourquoi ces vingt morts en 1917 ?

Il n'y a pas si longtemps les anciens Blagnacais savaient bien qu'ils étaient "Annamites" mais un certain mystère flottait autour de leur présence en ce lieu. Les enfants des écoles, au temps où un seul groupe scolaire suffisait pour les accueillir, participaient tous au défilé et ne manquaient pas de déposer un bouquet sur chacune des tombes, remplaçant un peu les familles, bien trop éloignées pour venir accomplir ce simple geste d'amour et de respect.

Le 11 novembre 1997, des enfants de l'école Jean Moulin, conduits par leur maîtresse et leur directrice étaient là. De nombreux Blagnacais découvraient avec eux cette présence des tombes, plus sensible peut-être que des noms gravés sur un monument, symbole d'une guerre bien éloignée de leur vie quotidienne. Intrigués à leur tour ils disaient : "Alors, on ne sait rien d'eux, rien que leurs noms ?"

275 290 "indigènes" ont été recrutés,

215 140 d'entre eux ont débarqué en Europe ou en Algérie.

Il convient d'y ajouter 55 000 travailleurs indochinois ou malgaches et 36 000 travailleurs chinois.



Ces renseignements extraits de *“Les troupes coloniales françaises”* se concluent ainsi : *“Par ce rapide résumé on peut se rendre compte de l’effort qui a été demandé à l’armée coloniale et qu’elle a su accomplir en donnant complète satisfaction au haut commandement”*. A aucun moment les pertes ne sont mentionnées !

### **Annamites ou Indochinois ?**

Il sont un des éléments de cette mobilisation de notre empire colonial, immense par son étendue géographique, la diversité des pays concernés.

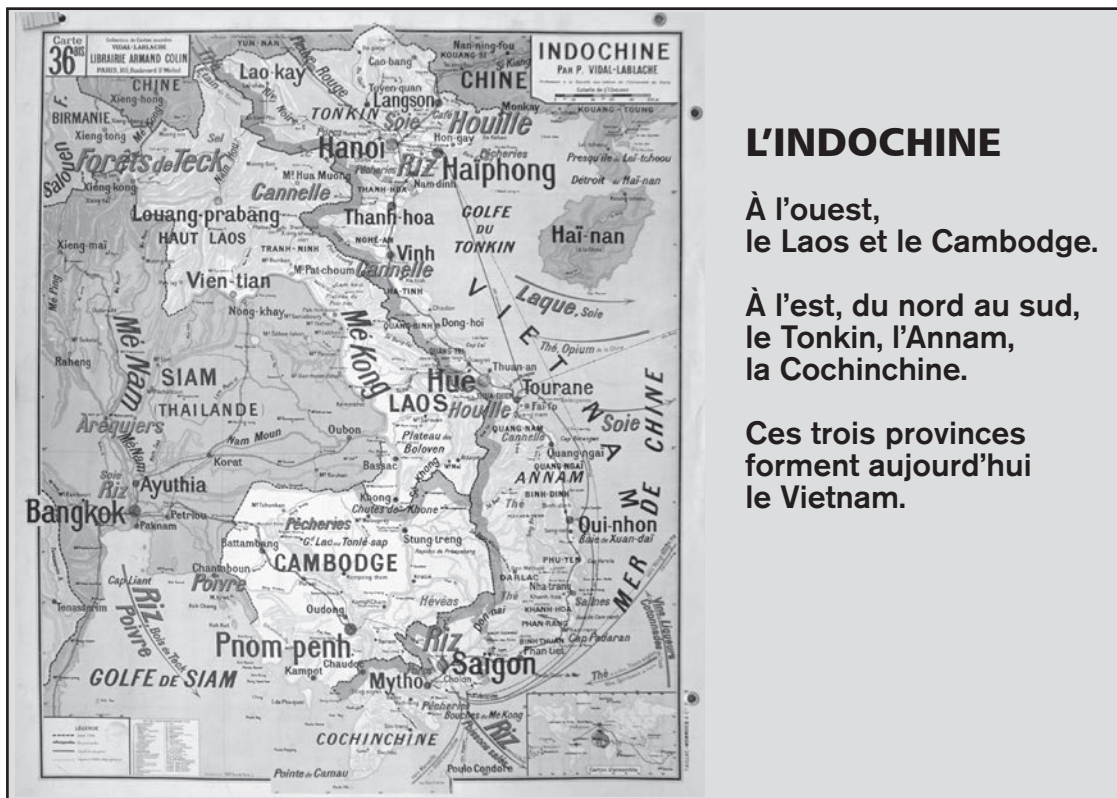
Mais qui étaient-ils? Le langage usuel les appelait indifféremment Annamites ou Indochinois quand il n’utilisait pas une onomatopée plus péjorative imitant avec condescendance voire un certain mépris des intonations de leur langue. Il est peut-être utile de rappeler que l’Indochine était considérée sous la domination française comme un seul pays comprenant cinq grandes régions : le Tonkin, l’Annam, la Cochinchine, le Laos et le Cambodge, les trois premières constituant actuellement le Vietnam.

Tous ses habitants s’appelaient donc *“Indochinois”*. Pourquoi choisir l’Annam pour ajouter *“Annamite”*. Peut-être à cause de la rime avec *“petite”* comme dans la chanson rendue célèbre par Joséphine Baker ?

C’est dès 1912 que l’envoi des troupes indochinoises en France avait été envisagé en vue d’un conflit européen. A cette époque, le recrutement de 20 000 hommes avait paru exagéré, mais en réalité c’est près de 100 000 *“indigènes”* qui seront enrôlés *“sans que l’Indochine ait cessé, dans son immense majorité, de garder un calme complet”* et bien que presque toutes les troupes françaises, militaires de carrière ou civils mobilisés sur place, aient pu regagner la France.

Comme dans les autres colonies, l’aide militaire de l’Indochine à la *“Mère Patrie”* s’est manifestée d’une triple manière : concours en matières premières, en matériel de guerre et concours en hommes.

Si quelques bataillons indochinois, engagés directement dans les combats *“donnèrent toute satisfaction ... pour leur discipline et leur courage”* la presque totalité fut employée à d’autres tâches. En effet, leur patience, leur précision dans le travail furent très vite remarquées.



### **L'INDOCHINE**

À l’ouest,  
le Laos et le Cambodge.

À l’est, du nord au sud,  
le Tonkin, l’Annam,  
la Cochinchine.

Ces trois provinces  
forment aujourd’hui  
le Vietnam.



Un faible contingent fut d'abord utilisé comme infirmiers. Cet essai fut si bien réussi qu'on décida un recrutement intensif "d'indigènes" en nombre croissant.

Ils constituèrent ainsi une armée de "soldats-travailleurs" formant 15 "Bataillons d'étape". Ils étaient placés immédiatement derrière la zone de bataille pour établir et faire fonctionner les voies ferrées, les hôpitaux, les routes, les pistes, les ponts, toute l'infrastructure indispensable à l'armée directement combattante. Toutes ces fonctions étaient évidemment accomplies sous l'autorité d'officiers français, mais aussi "d'officiers indigènes".

Ils furent ainsi, ou bien des combattants, comme à Douaumont, au chemin des Dames, dans les Vosges, dans les Balkans, à Djibouti ou en Albanie, ou bien employés immédiatement derrière les armées : "50 000 automobilistes recrutés dans les Bataillons d'étape furent formés, apprenant en moins d'une semaine à conduire même des camions lourds automobiles".

Le recrutement des années 1916-1917-1918 donna pour toute l'Indochine un total de 43.430 indigènes qui ont été transportés dans la métropole.

Ces "indigènes" ont formé :

4 bataillons de combattants	29 072 hommes
15 bataillons d'étape	
Infirmiers coloniaux	9 019 hommes
Ouvriers d'administration coloniaux	5 339 hommes

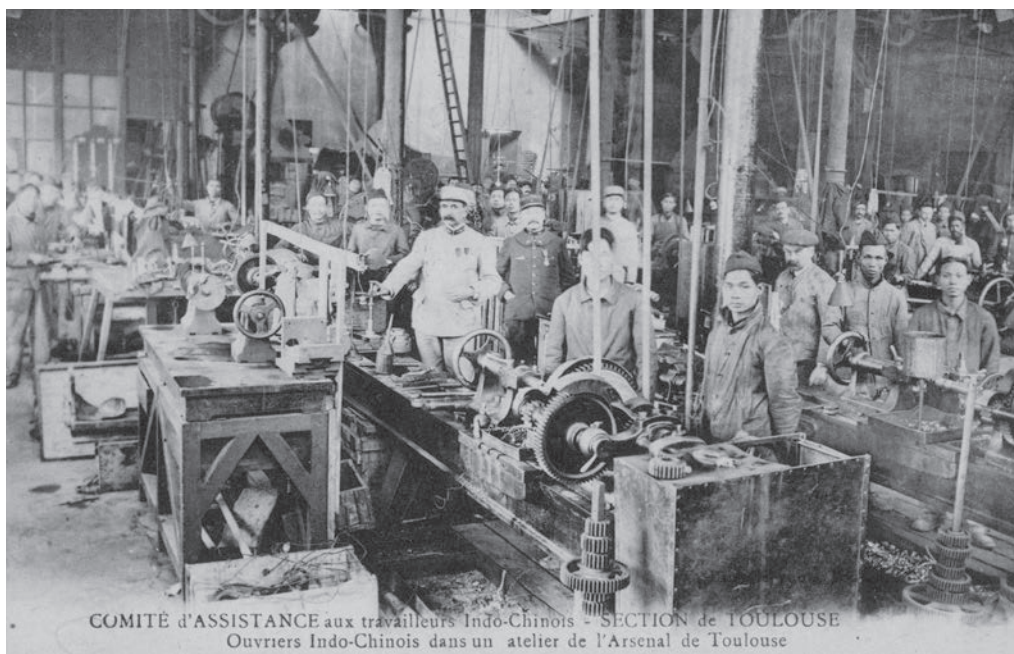
Les auteurs de l'ouvrage "Histoire militaire de l'Indochine de 1664 à nos jours" pouvaient conclure :

"En Indochine, les mesures prises au moment du recrutement, soldes largement calculées, prime d'engagement, allocations aux familles achevèrent de tranquilliser et de contenter l'ensemble des populations et les opérations de recrutement s'opèrent dans le plus grand ordre". Les "recrutés volontaires" connaissaient-ils le sort qui les attendait? Rien n'est moins sûr.

### Les travailleurs indigènes

La poursuite de la guerre exigeait de la main d'œuvre pour les usines d'armement

comme pour les travaux des champs faute de quoi l'alimentation de l'armée et de la population civile ne pouvait plus être assurée. Les femmes des soldats (les "poilues" comme les appelle Joseph Delteil dans son très beau livre "Les poilus") employées en masse dans les usines d'armement, accomplissant avec courage les



COMITÉ d'ASSISTANCE aux travailleurs Indo-Chinois - SECTION de TOULOUSE  
Ouvriers Indo-Chinois dans un atelier de l'Arsenal de Toulouse

multiples travaux agricoles tout en assumant seules les responsabilités familiales, n'arrivaient plus à répondre aux exigences de cette guerre dévoreuse d'hommes et d'énergie.

Dès 1915, pour le général Galliéni, ministre de la guerre et pour le général Famin, directeur des troupes coloniales, la seule solution parût être de faire appel aux "travailleurs coloniaux". Dans cette optique, on recruta 55 000 travailleurs indochinois ou malgaches et 36 000 travailleurs chinois (le 3 novembre dernier, ARTE a consacré une émission très intéressante à ces derniers).

C'est ainsi que furent débarqués en France, venant de Saïgon :

Année 1915	4 631 hommes
Année 1916	26 098 hommes
Année 1917	11 719 hommes
Année 1918	5 806 hommes
Année 1919	727 hommes
Soit un total de	48 981 travailleurs indochinois

### Des travailleurs indochinois à Toulouse

Trois usines d'armement réclamaient de la main d'œuvre : l'Arsenal, la Poudrerie et la Cartoucherie. Elles utilisaient déjà largement la main d'œuvre féminine. Ma mère évoquait de temps en temps ses dures journées de travail à la Cartoucherie, longues journées passées loin de chez elle, en abandonnant à la rue mon frère né en 1908, encore bien jeune, qu'elle retrouva un soir avec un bras cassé et qu'elle dut amener chez le docteur. Pas de téléphone, pas de SAMU à cette époque ! Ce travail en usine succédait à un travail à la campagne dans une ferme chez des cousins



éloignés. Elle ne se plaignait pas. Il fallait bien remplacer le salaire du chef de famille pour élever mes deux frères. La grand mère était aussi sollicitée, la vie était dure pour tout le monde.

L'apport de la main d'œuvre indochinoise, dont les qualités avaient été remarquées par l'État-major, fut particulièrement apprécié. Dépendant directement de l'armée, leur vie quotidienne ne fut guère différente de celle de leurs concitoyens, soldats travailleurs des bataillons d'étape. Un seul changement, ils étaient plus loin de la zone de combat. Mais encadrés par des officiers français, habillés en treillis militaires, hébergés dans des baraquements au confort très rudimentaire, leur existence n'était guère enviable. Comme en témoignent des cartes postales de cette époque, un Comité d'Assistance existait à Toulouse pour soulager leur détresse : un spectacle folklorique très fantaisiste organisé par un théâtre indochinois, un soldat et sa marraine en promenade au Jardin des Plantes nous permettent d'imaginer son activité.

Mais un autre danger que les combats menaçait ces travailleurs: les maladies et surtout la tuberculose firent des ravages. Ils encombraient les hôpitaux toulousains



qu'il fallait libérer pour accueillir les blessés toujours plus nombreux. D'autres hôpitaux furent recherchés. On pensa à Blagnac.

### **Un hôpital militaire à Blagnac**

C'est dans un document confié par les Sœurs Trappistines elles-mêmes que j'ai trouvé les précieux renseignements qui m'ont permis d'évoquer l'histoire de cet hôpital.

Dès le début de la guerre ces religieuses, installées au domaine de Maniban depuis 1852, (voir Questions d'histoire N° 2 et 3) encouragées par Monseigneur Germain, archevêque de Toulouse, avaient offert au gouvernement d'établir un hôpital militaire bénévole dans une partie du couvent. Cette proposition fut très vite acceptée et l'hôpital temporaire N°3 bis fut créé. Le patriotisme des religieuses leur fit très vite oublier les récentes menaces d'expulsion qui venaient de les opposer au gouvernement qui *"brandissait le spectre des congrégations"*, menaces qui les avaient fortement bouleversées en cette année 1914 et qui furent stoppées par la déclaration de guerre.

Il fallut aménager les locaux. *"La communauté s'installa comme elle put dans le vieux château"* réservant les bâtiments qu'elle avait édifiés depuis l'acquisition du domaine à l'accueil des blessés. *"On mit des couches un peu partout, dans le palier du vestiaire, dans le grenier ... On acceptait les gênes en pensant que nos soldats étaient encore plus mal logés que nous dans leurs tranchées boueuses"*.

Une cloison divisa le cloître en deux parties. Elle était munie de larges ouvertures destinées à faire passer aux soldats le linge, les vêtements, les repas que préparaient les religieuses, tout en protégeant l'austérité de leur vie monastique.

Très vite l'hôpital put accueillir des blessés : *"l'administration n'était pas trop exigeante et l'esprit patriotique inspirait beaucoup de générosité aux habitants du village"*. Les blanchisseuses se chargèrent de laver les vêtements ; 47 lits, 5 sommiers, des couettes, des draps, des couvertures furent offerts par les habitants (Archives Municipales). *"En un clin d'œil, un hôpital de 100 lits fut fourni du strict nécessaire"*.

La Mère Supérieure et deux religieuses circulaient hors clôture. Des Sœurs de la Compassion, quelques infirmières bénévoles vinrent donner des soins aux blessés, secondant les infirmières militaires et les deux servantes consacrées au ménage, sous l'autorité du Médecin Major. A noter que l'un des blessés soigné fut Louis Weidknet qui devait, en 1937, devenir directeur de l'école de garçons et donner son nom à un nouveau groupe scolaire à Blagnac (voir Forum - septembre 1995 - N°61).

Les religieuses vécurent ainsi les années terribles de la Grande guerre *"en priant et en se dévouant"*.

Un étrange incident vint troubler cette vie exemplaire. Un grand personnage polonais, haut dignitaire de l'Église orthodoxe russe, prisonnier des Allemands, ayant réussi à s'évader se présenta. Il parcourait les pays alliés, recueillant aumônes et renseignements. On l'accueillit chaleureusement, on lui fit visiter l'hôpital. Le journal *"L'Express du Midi"* lui consacra un long article élogieux relatant ses aventures rocambolesques. Hélas, poursuivant sa tournée d'inspection, il fut obligé de dire la messe devant témoins dans une ville de la Côte d'Azur. Horreur ! *"Il ne put dissimuler son ignorance totale du latin"*. Ce n'était qu'un simple espion allemand. Les religieuses conservèrent en souvenir la carte de visite que leur avait laissée *"ce triste personnage"*.

La guerre continue. D'autres visiteurs se présentent, moins sensationnels que le fabuleux Comte de Fartowski. Les blessés continuent d'arriver. Ceux qui sont guéris repartent au front. On héberge parfois les familles venues voir les malades. La routine presque avec la souffrance quotidienne. *"L'hôpital ne nous a pas procuré de réels ennuis, mais bien au contraire des consolations"*.

## Les indochinois à Blagnac

*“Mais la bénédiction suprême de notre hôpital ce fut bien autre chose”. Vers 1917, lorsqu’il fallut libérer des places dans les hôpitaux pour les blessés toujours plus nombreux, l’Administration dirigea les malades annamites, eux aussi toujours plus nombreux, vers l’hôpital temporaire bénévole N°3 bis et cessa d’y orienter les blessés.*

*Les religieuses accueillirent avec émotion ces nouveaux pensionnaires. “Ces pauvres jeunes gens souffraient beaucoup dans les usines de guerre où on les employait. Mobilisés par force, ils gardaient au cœur la nostalgie de leur pays lointain. Le changement de climat et de nourriture les éprouvait beaucoup ... On prit le parti de nous envoyer les plus malades, généralement des tuberculeux. La mortalité parmi eux, fut effrayante”. Tout est dit dans ces quelques lignes écrites par les religieuses.*

C’est alors que s’engage le combat contre la mort. Tout d’abord lutte médicale avec des armes bien dérisoires à l’époque et dont le texte déjà cité ne parle guère, mais aussi lutte avec des prières pour sauver la vie et pour *“le salut de ces âmes ... Personne ne se plaignit de ce foyer de contagion établi sous notre toit. Au contraire, on s’attacha beaucoup aux âmes de ces infortunés, les uns chrétiens, les autres bouddhistes”*. La Mère Supérieure, un prêtre infirmier militaire, le père Raymond, missionnaire de la colonie annamite à Toulouse mobilisèrent leur énergie pour entreprendre ou achever l’instruction religieuse des païens et administrer solennellement à la chapelle le maximum de *“baptêmes à ces adultes ... revêtus de tuniques blanches confectionnées par les sœurs”*. Les convertis trop malades pour aller à l’église recevaient le baptême *“in articulo mortis”*.

Certains le réclamaient eux-mêmes sentant la mort approcher. Des malades déjà convertis joignaient leurs efforts à ceux des religieux. Au total *“18 baptêmes furent conférés”*, l’instruction religieuse étant plus ou moins complète selon l’état du malade. De longs récits décrivent avec émotion les funérailles de Joseph, décédé le 8 mai, en présence des *“Messieurs d’un Comité de Bienfaisance aux Annamites”* et d’une centaine de camarades du défunt venus de l’Arsenal, conduits par un officier, avec de nombreuses couronnes de fleurs. Les religieuses racontent aussi le baptême de *“Tonkin”*, appelé Bernard, celui de Benoît (baptisé le 9 mai, décédé le 31 mai), d’André et de Roger, d’Albert (baptisé le 29 mai, décédé le 2 juin), de Louis (baptisé le 1<sup>er</sup> juin et décédé le 4), de Jacques (baptisé le 30 mai, décédé le 28 juin). Ce jour là trois autres décès ont lieu : Dan Van Gui, baptisé secrètement, Jacques (baptisé le 30 mai), Gabriel (baptisé le 27 juin). Le 29 juin, on baptise Étienne qui mourra le 14 août. Certains reçoivent aussi les derniers sacrements.

*“Bien que l’hôpital fut chauffé avec des poêles, ces pauvres enfants des pays chauds souffraient encore du froid. On les voyait, regardant par les fenêtres du cloître la neige qui tombait, chose nouvelle pour eux ; puis ils nous disaient tristement : “Neige, tue Annamites”. C’était bien vrai ! Du 4 février au 12 octobre 1917, il y eut parmi eux 21 décès. On enterrait les corps au cimetière de Blagnac et sur la tombe de chacun on dressait une croix ou une stèle où la Mère Secrétaire écrivait leur nom à la peinture. Il n’était pas permis de mettre une croix à la place de la stèle pour les païens”*.

C’est ensuite la liste de ces 21 morts, classés selon la date de leur décès. Pour tous on connaît leur nom. Pour 14 d’entre eux, est donnée l’année de naissance. On connaît le prénom chrétien de 15 d’entre eux, 8 ayant la mention *“croix”* ; un autre chrétien baptisé secrètement n’a pas de prénom.

Cinq païens seulement ont une stèle.

Les Trappistines auraient donc dessiné pieusement 16 noms sur 16 croix, et 5 noms sur 5 stèles.

Or il y a au cimetière vingt tombes seulement, groupées le long de la chapelle, et surmontées d’une stèle, où est l’autre tombe ? Pourquoi est-elle à part ? Ou bien a-t-elle disparue ? Cherchons-la.

## **Mais où est donc la vingt-et-unième tombe ?**

Les décès enregistrés à l'État-Civil sont conformes à la liste donnée par les Trappistines en ce qui concerne les noms et les dates. Les lieux de naissance sont souvent indiqués avec plus de précision (ville, province, pays). Parfois l'âge approximatif, ou la mention "présupposé né en ..." remplace l'année de naissance.

Ainsi, les Trappistines indiquent seulement "Tran Quan Hoan, né à Co-Dang, décédé le 15 février (stèle)". L'état-civil a enregistré:

*"Iran Quan Hoan, né à Co-Dang, canton de Dang-Sa, département de Nglie-An (Annam), âgé de 27 ans, ouvrier colonial indigène N° Mle 30 900 de la Poudrerie Nationale, sans autres renseignements".*

Il est même mentionné quelquefois le nom des parents "Duong Van Phung, âgé de 28 ans, né à Long-Dieu, canton de Ding Hoa (Annam), fils de Luang Van Chauch et de Do Ahi Cao ..."

Mais, les actes de l'état-civil précisent toujours la qualification des défunts.

Ainsi, l'on apprend que 3 d'entre eux, travaillaient à l'Arsenal, 15 à la Poudrerie, l'un d'eux était infirmier militaire, un autre était affecté à la XVII<sup>e</sup> Section C.O.A. à la caserne Niel. Enfin, "Nguyen Van Mui (baptisé Antoine à l'hôpital) du seizième bataillon de tirailleurs indochinois, matricule 6 223, présumé né en 1886 à Choquam, département de Tholouville, sans autres renseignements, décédé le 20 juillet 1917 ..." est le seul à être déclaré "Mort pour la France".

Les déclarations sont faites par Alexis Deschamps, 44 ans, caporal-infirmier, accompagné par Clément Pouzargues, 46 ans, infirmier, celui-ci étant quelquefois remplacé par Baptiste Lacaze, 55 ans, mécanicien, ou Hilaire Bacalerie, 37 ans, infirmier.

Contrairement à la liste fournie par les Trappistines, il n'est jamais fait mention de la religion. Nous ignorons toujours pourquoi 20 stèles et peut-être une croix.

## **Allons au Presbytère**

Un seul document concernant un Indochinois ! En marge: "Dang Ngoc Thanh Annamite décédé couvent des Trappistines, Hôpital bénévole 3 bis". Nous apprenons que : l'an 1917, le 11 mai, le curé de la paroisse déclare que: "Dang Ngoc Thanh a rendu son âme à Dieu muni des sacrements du baptême et d'extrême onction". Son nom chrétien, Joseph, n'est pas mentionné, ni la date de son décès le 10 mai.

Il semble donc qu'un seul chrétien, sans être doté de son prénom, ait été authentifié par le curé de Blagnac. Pourtant son nom figure sur une des stèles déjà rencontrées.

## **Allons au cimetière et à la Mairie**

La tombe de l'"Annamite reconnu chrétien" est introuvable sur le terrain. Mais à la Mairie, en consultant le plan du cimetière, on finit par découvrir une tombe, isolée au milieu des autres, portant le n° 13-44. Elle est bien protégée par les familles blagnacaises : Marceillac, Nadal-Begué, Bonnel, Deshages, Cayre, Bonzom, Brun Athes. Comme celle de ses camarades, elle est recouverte d'une plaque en ciment avec une stèle portant le nom du défunt qui figure aussi sur une vieille croix en ciment, placée face à la stèle.

Mais ce défunt est Do Van Giang (Thomas), né à Ngai Am en 1890, décédé le 29 juillet 1917. Rien à voir avec Dang Ngoc Thanh, l'unique chrétien reconnu comme tel dans les registres du presbytère.

Pour quelles raisons Thomas est-il le seul à être reconnu digne d'être chrétien ? Pour quelles raisons est-il isolé ? Que sont devenues les seize croix ?

Autant de questions sans réponses. On n'ose dire : le hasard, ou bien l'indifférence voire un certain mépris envers ces hommes si étranges venus de leur si lointain pays pour mourir à Blagnac. Espérons que chaque Dieu reconnaîtra les siens !



En contradiction avec cette désinvolture, sur toutes ces tombes est fixée une plaquette où figurent le nom du mort et la mention *“Mort pour la France”*.

Pourtant un seul des actes de décès consulté à l'État-Civil, celui de Nguyen Van Mui du 16<sup>e</sup> bataillon des tirailleurs indochinois porte cette mention. En cherchant encore, nous trouverons sans doute pourquoi et quand les travailleurs indigènes, à qui ce titre était refusé, ont pu être déclarés *“Mort pour la France”*.

### **Revenons à l'hôpital**

La guerre continue. De violents combats se livrent dans le nord de la France. L'année 1917 a été évoquée longuement par Henri-Robert Cazalé dans le numéro précédent de notre revue. Des Indochinois sont toujours soignés à l'hôpital. Des réfugiés sont accueillis au couvent ayant réussi à fuir leur monastère d'Igny quelques heures avant sa destruction. Ils apportent les nouvelles de nouveaux désastres.

Mais voici qu'en 1918, avant la fin de la guerre, l'Administration militaire, retire les malades et les infirmiers *“peut-être à cause de la contagion”*. L'hôpital fut un instant *“en sommeil”*. On parla d'y installer des troupes. La Mère Supérieure *“indignée de ce projet”* offre les locaux au gouvernement belge pour y accueillir une communauté religieuse. Et c'est ainsi que le 29 juin on accueillait un groupe d'orphelins et de religieuses de la Sainte-Obéissance.

L'histoire de l'hôpital complémentaire N° 3 bis est achevée et avec elle l'histoire des Indochinois et de leur séjour éphémère et tragique à Blagnac.

Mais l'histoire de leurs tombes continue.

### **Vingt ans après**

Si la présence de ces tombes intriguait quelque peu les Blagnacais, leur entretien qui devait être assuré par le *“Souvenir Français”* était de plus en plus difficile.

C'est alors que le 1<sup>er</sup> novembre 1940, Monsieur Samazan, conseiller municipal, propose de faire cimenter *“les tombes annamites”* au cimetière de Blagnac. Le conseil municipal approuve et ouvre à cet effet un crédit de 2 500 francs sur les fonds libres de la commune.

Cette décision prise à cette période, au moment où la pénurie des matières premières, les difficultés de transport, la présence de nombreux réfugiés arrivés pendant la débâcle de mai et juin 1940 perturbaient le fonctionnement des services municipaux est bien étrange.

Mais il ne faut pas oublier que le maréchal Pétain, symbole de la guerre 1914-1918,

est chef du gouvernement avec pour devise *“Travail, Famille, Patrie”*.

Dans ce contexte, l'entretien de tombes évoquant la *“Mère Patrie”* n'a donc rien de surprenant.

Le Souvenir Français (Association Nationale pour l'Édification et l'entretien des tombes des militaires et marins, morts pour la Patrie, fondée en 1887), informé de cette initiative félicite monsieur le Maire dès le 29 mars 1941. Le général de Division Ibos, du cadre de réserve des troupes coloniales, délégué du *“Souvenir Français”* écrit : *“Je vous adresse mes remerciements pour la sollicitude éclairée avec laquelle vous avez fait aménager les 21 tombes militaires situées dans le cimetière de Blagnac ... Grâce à vos dispositions, cet entretien sera facile et aura cependant un caractère de permanence qui*

*impressionnera les visiteurs ... Je vous propose de mettre annuellement à votre disposition la somme de 100 francs. Vous l'attribueriez au conservateur de votre cimetière, comme indemnité spéciale pour ce travail supplémentaire ... qui concernera la tombe catholique isolée aussi bien que les vingt tombes bouddhistes”*.

Cette lettre confirme qu'une répartition a été faite depuis 1917 entre bouddhistes et catholique, mais le Souvenir Français se consacrant aux sépultures des *“Morts pour la Patrie”* considère donc que cette distinction a été décernée à tous les Indochinois et non à un seul d'entre eux comme l'avait noté l'état-civil.

Le 31 mars 1941, Monsieur le Maire accepte la proposition du Souvenir français et exprime ses remerciements.

Deux lettres, l'une du 29 octobre 1941 et l'autre du 2 novembre 1944 accusent réception de cette allocation

de cent francs, permettant d'imaginer que la promesse a été tenue, au moins jusqu'à cette date.

Le 28 octobre 1941, le Bureau de garnison de Toulouse fait parvenir *“une note de service concernant les cérémonies prévues pour le 1<sup>er</sup> novembre 1941 dans les divers cimetières de la ville et de la banlieue”*. A remarquer que ce n'est pas le 11 novembre, ce qui incommoderait le vainqueur du moment !

La cérémonie prévue à Blagnac sera présidée par le docteur S ... du Comité du Souvenir Français. Une délégation conduite par le capitaine commandant le groupe des travailleurs coloniaux comprendra 100 Annamites de la Compagnie de Travailleurs. La section locale des Anciens Combattants sera placée sous le commandement de Monsieur B ...

En 39 comme en 14, la France a puisé largement dans son empire colonial.

Aussi, comme en 1917, 100 Annamites viennent le 1er novembre au cimetière de Blagnac se recueillir devant les tombes de leurs compatriotes et déposent une gerbe au pied du monument aux morts. Le prix de cette gerbe : 50 francs est mentionné aux *“dépenses imprévues”* dans le compte-rendu de la délibération municipale du 1<sup>er</sup> novembre 1940.

Cette cérémonie sera renouvelée le 1er novembre en 1941, en 1942 et en 1943 ainsi qu'en témoigne le coût de la gerbe achetée chaque année soit: 65 francs en 1941, 100 francs en 1941, 600 francs en 1943. La gerbe n'augmentait sûrement pas de volume mais l'inflation était spécialement galopante. Il n'y a pas de trace de la présence d'Annamites dans le cortège qui était organisé par la *“Légion des Combattants”*.

En 1944, mais cette fois le 11 novembre, un cortège minutieusement organisé va se recueillir au pied du monument aux morts. En tête, les enfants des écoles suivis des musiciens, des drapeaux, de la municipalité, des prisonniers de guerre et de toutes les organisations et partis politiques issus de la clandestinité. La guerre n'est

## SOUVENIR FRANÇAIS

Association Nationale

POUR L'ÉDIFICATION & L'ENTRETIEN DES TOMBES

Des Militaires et Marins morts pour la Patrie.

FONDÉE EN 1887

RECONNUE COMME ÉTABLISSEMENT D'UTILITÉ PUBLIQUE

Le 1<sup>er</sup> Février 1906.



COMITÉ DE TOULOUSE

pas finie, mais notre région est libérée de l'occupation étrangère et se souvient de la "Grande Guerre".

Et depuis, avec plus ou moins d'enthousiasme et quelques modifications, (les enfants des écoles se feront plus rares) la tradition continue.

### **Conclusion**

En 1926, l'auteur de *"Histoire militaire de l'Indochine de 1664 à nos jours"* écrivait : *"En France, la faiblesse physique de l'Annamite fit craindre souvent qu'il ne fut absolument bon à rien, sans force musculaire, timide, abattu par la moindre épreuve, d'une taille minuscule et d'une apparence d'enfant ; il faisait petite figure à côté des Sénégalais et même des Malgaches. Mais il a montré par ses efforts et les résultats obtenus au front, dans la zone des armées et à l'arrière que l'esprit de discipline, l'amour-propre de sa tâche et la bonne volonté suppléaient peu à peu à tout ce qui lui manquait"*.

J'ai trouvé beaucoup de précieux renseignements dans cet ouvrage ainsi que dans *"Les troupes coloniales pendant la guerre"*. J'ai souvent employé le même vocabulaire, celui de la colonisation, celui de la suprématie incontestable de la France.

Comme les autres peuples coloniaux, les Indochinois ont payé un lourd tribut à la *"Mère Patrie"* pendant la *"Grande guerre"* et pendant *"la Guerre mondiale"*. La France, a su respecter leurs sépultures.

Au moment où l'on commémore le 150<sup>e</sup> anniversaire de l'abolition de l'esclavage, et où les empires coloniaux ont disparu, une grande partie (et non la totalité, hélas !) des peuples de notre planète pense qu'il n'y a pas de races *"inférieures"* ou *"supérieures"* mais plutôt des cultures différentes.

A Blagnac, un comité du Souvenir Français s'est constitué récemment, se chargeant spécialement de l'entretien de ces 21 tombes. A l'automne 1997, son nom a été donné au square situé devant le cimetière et le 11 novembre, renouant avec la tradition, le cortège est allé se recueillir devant ces sépultures que les Blagnacais ne veulent pas abandonner

Le moment est peut-être venu d'inscrire vingt-et-un noms de plus sur le monument aux morts, ou tout au moins de rappeler par une simple plaque le sacrifice de ces Indochinois morts pour *"notre Mère-Patrie"*, si loin de leur *"Patrie"* !

*"Aux morts pour qu'ils vivent / Aux vivants pour qu'ils aiment"*.  
Joseph Delteil

### **BIBLIOGRAPHIE**

Extraits des ouvrages communiqués par le *"Service historique de l'Armée"*  
- Les troupes coloniales pendant la guerre - Paris - Imprimerie Nationale - 1931  
- Histoire militaire de l'Indochine de 1664 à nos jours - Imprimerie d'Extrême-Orient  
- Hanoï-Haïphong - 1922  
- DELTEIL G. : les Poilus - Grasset *"Les cahiers rouges"* Première édition 1926, réédition de 1987.

### **SOURCES**

- Archives municipales  
- Service de l'État-Civil  
- Archives du Presbytère  
- Photothèque de la Mairie de Blagnac  
- Archives et Souvenirs personnels  
- Remerciements aux personnels de ces services ainsi qu'à Monsieur Sicart, à Monsieur Espanol et à Sœur Marie du-Christ-Roi, religieuse Dominicaine pour les documents qu'ils nous ont confiés.

# Le maire Bernard Desclaux (Blagnac 1781-1859)

par Jacques Sicart

Fils d'un meunier républicain, Bernard Desclaux voit le jour à Blagnac le 14 septembre 1781. Son parcours se déroule sous deux républiques, trois monarchies et deux empires. Vigoureux et intrépide, il traverse les bouleversements de son temps avec courage mais aussi avec cohérence.

## La Première République

En 1802, la coalition des monarchies européennes menace à nouveau la France. Bonaparte premier-consul de la république décide alors la levée de 60 000 hommes afin de compléter les effectifs de son armée. La loi en vigueur précise : "Tout Français est soldat et se doit à la défense de son pays... La conscription militaire concerne tous les conscrits depuis l'âge de vingt ans accomplis jusqu'à vingt cinq ans révolus munis d'un certificat de bonne conduite signé par le maire de la commune... Aucune libération n'est prévue en temps de guerre... Les individus handicapés ou de trop petite taille sont exemptés".

Le préfet Richard chargé de fixer pour chaque commune de la Haute-Garonne le nombre de conscrits à diriger vers l'armée impose la désignation par tirage au sort de deux Blagnacais. La fatalité s'abat sur Jean Delmas, âgé de vingt-deux ans, natif de Blagnac, et sur Bernard Desclaux, âgé de vingt-et-un ans, fils de Jean et de Madeleine Delpont (A.M. Blagnac : 1H4 An X). Les deux futurs guerriers se consolent en pensant qu'une rapide victoire de Bonaparte les ramènera dans leurs familles. Ils ignorent que l'épopée dont ils deviennent les acteurs ne s'achèvera que treize ans plus tard, dans la plaine de Waterloo.

*"Ce siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte,  
Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte,  
Et du premier-consul déjà, par maint endroits,  
Le front de l'empereur brisait le masque étroit."*

Ces vers sublimes évoquent la naissance, en 1802, de leur auteur Victor Hugo.

Ils révèlent aussi l'évolution, à la même époque, des ambitions de Bonaparte concernant la France et l'Europe. La même année, Bernard Desclaux intègre le régiment des chasseurs à cheval cantonné à Bayonne. Après deux ans de formation, il devient un brillant cavalier et un virtuose du maniement du sabre. Il a vingt-trois ans.

Le 10 mai 1804, Bonaparte est proclamé empereur sous le nom de Napoléon 1<sup>er</sup>.



Mesure de la hauteur du conscrit Desclaux

# Blagnac, questions d'histoire

## LA REVUE DE BLAGNAC HISTOIRE ET MÉMOIRE

### L'INDEX DES 51 NUMÉROS PARUS

#### 1) GÉOGRAPHIE LOCALE ET TOPONYMIE

Etymologie du toponyme Blagnac	Nos 2 et 9
Les « Caouecs »	No 4
L'Auta	No 4
Blagnac, fille des eaux et du vent	No 4
Les mots oubliés	No 12

#### 2) DE LA PRÉHISTOIRE AU MOYEN-ÂGE

Structures romaines et post-romaines découvertes à Blagnac, poteries et monnaies	No 1
Et la monnaie fut : création de la monnaie	No 4
Le blason de Blagnac	No 12
Une petite communauté rurale au Moyen-âge	No 2
Les moulins de Blagnac au Moyen-âge	No 15
Une croix du Languedoc dite de Toulouse à Blagnac	Nos 19 et 20
Découvertes archéologiques dans l'église	No 20
Une villa gallo-romaine rue Bacquie-Fonade	No 21
Sous l'Airbus 380, 200 000 ans d'histoire	No 23
Le trésor caché dans la chapelle Saint-Exupère	No 24
Affitan, chevalier du XIIe siècle	No 25
Le domaine des morts au haut Moyen-âge	No 26
Le domaine des morts à Blagnac	No 26
Des Sarrasins à Blagnac en 721 ?	No 27
Un domaine gaulois à Blagnac : la ferme de Raspide	No 29
Nouvelle découverte archéologique (Côte de l'Abbé Cazeneuve)	No 29
Notre patrimoine s'enrichit	No 31
Des Gaulois à Cornebarrieu et à Blagnac	No 34
Une borne pour deux Provinces	No 34
De la baronnie à Blagnac Constellation	No 35
Campagne de fouilles (2008)	No 36
Identification de la plaque armoriée du clocher	No 36
Les fouilles archéologiques ont parlé	No 40
Fouilles archéologiques au cinéma Rex	No 42

#### 3) L'ANCIEN RÉGIME

Structures foncières et groupes sociaux à Blagnac	No 1
Naître à Blagnac : le nouveau-né et son espérance de vie, le bâtard	Nos 2, 3, 4, 5
Histoire du domaine de Maniban	Nos 2, 3
Joseph Gaspard de Maniban : un puissant seigneur à Blagnac	No 19
Un curé de Blagnac accusé de sorcellerie	No 9
A propos d'éclipses	No 18
Le domaine des morts à Blagnac	No 26
Blagnac au temps du Roi-Soleil	No 30
Blagnac au Siècle des Lumières	No 30
Les fabriques des églises	No 31
Pauvreté et assistance depuis le XVIIIe siècle	No 32
Blagnac au Siècle d'or	No 33
Blagnac rural au passé	No 33

1793-1794 : la terreur économique	No 34
Saint-Exupère, évêque de Toulouse et Patron de Blagnac	No 34
Le bétail et la santé publique	No 35
Police et sûreté sous l'Ancien Régime	No 36
La gabelle du sel sous l'Ancien Régime	No 40
Un matelot blagnacais en Amérique	No 45
Petite histoire du compoix à Blagnac	No 46
L'Hôtel des Invalides	No 49
Claude Amieu dernier baron de Blagnac	No 50

#### 4) LA RÉVOLUTION ET LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE : 1789-1804

François Cantayre, premier maire de Blagnac	No 1
Le partage des biens communaux	No 3
La constitution civile du clergé	No 8
Aspects de la contre-Révolution (Blagnac et Midi-Pyrénées)	Nos 2, 3, 4
1999 : un bicentenaire oublié, les « Chouans » à Blagnac	No 17
Gens de mer à Blagnac 1789-1799	No 19
Notre Marianne	Nos 19, 20
Un 14 Juillet mémorable	No 30
Les premiers conscrits 1798-1815	No 32
Un Toulouse-Lautrec à l'origine de l'immunité parlementaire	No 51

#### 5) LE PREMIER EMPIRE

Le Général Compans	Nos 9, 10, 11, 12
Dessaix, non Dessaix	No 13
1808 : Napoléon et Joséphine à Toulouse	No 17
Les goujons de Cambacérés	No 19
1814 : Blagnac et la bataille de Toulouse	Nos 18, 47
Blagnac sous le Premier Empire	No 17
Fais pas ton Mariolle	No 13
Le meurtre affreux du général Ramel	No 5
La Comtesse Compans	No 23
Augustin Dubarry, artilleur de Napoléon	No 28
Hommage au Général Compans	No 35
Napoléon et Joséphine en pays toulousain	No 35
La sécurité au temps de Napoléon Bonaparte	No 45

#### 6) LA GUERRE 1914-1918

La guerre de 1914-1918	No 13
Aux temps des Poilus	No 14
En souvenir de cette maudite guerre	No 15
1915 : de la guerre de mouvement à la guerre de tranchées	No 15
La grande offensive manquée de 1917 et ce qui s'en suivit	No 14
Les tombes des Indochinois au cimetière de Blagnac	No 15
11 novembre 1918	No 16
Blagnac pendant la Grande Guerre	No 21
Charles Toulouse, maire pendant la Grande Guerre	No 28

Marcel Carreyn : un destin lié à la guerre	Nos 37, 38, 39
Jean Clairret (1894-1916)	No 37
Correspondance d'Auguste Pressac	No 49
Au monastère : 1914-1918	No 48
1914 : Déjà blessé à vie	No 48
Firmin Pons : avant, pendant et après la guerre	No 48
Orphelins de la Grande Guerre	No 50
Le char d'assaut et la victoire de 1918	No 50
Poilus oubliés	No 51

## 7) LA DEUXIÈME GUERRE MONDIALE

La guerre 39-40 à Blagnac	No 5
Mai 40 : carnet de route d'un combattant et prisonnier de guerre	Nos 5, 6, 7, 8
1939-1945 : six ans d'exil, les prisonniers de guerre. Témoignages	Nos 10, 11
Les Blagnacais, Vichy et l'occupation allemande	No 8
Occupation allemande, collaboration économique, métaux non ferreux	No 6
Documents sur les renseignements fournis par les résistants de la région toulousaine	No 6
La répression allemande dans notre région	No 7
Les bombardements de Blagnac en 1944. Limite de la guerre aérienne	Nos 6, 11
La libération à Blagnac	No 7
Ferradou : une maison de convalescence à Blagnac	No 16
L'attentat du 66 spécial	No 21
Léopold Galy, un pilote résistant	Nos 21, 46
Le Groupe Dor	Nos 23, 24
25 juin 1944 – Mission 441	No 24
Normandie-Niemen	No 27
Albert Durand, pilote de l'escadrille « Normandie »	No 28
Année 1944, année de guerre, année d'espoir	No 28
Dans la Résistance, qui étaient :	
- François Verdier, Lucien Cassagne, Raymond Naves	Nos 6, 13
- Jean Cassou, Serge Ravel	No 11
- Rosine Bet, Lucien Béret	No 17
- Jean Moulin	No 18
- René Cassin	No 20
- Germaine Ricard	No 33
- Jean-Pierre Vernant	No 33
- André Mot	No 44
Une jeunesse brisée : 1922-1945	No 34
Souvenirs du S.T.O	No 34
Robert Rabary	No 35
Hommage à Henri-Robert Cazalé	No 37
Serge Ravel : l'Esprit de Résistance à Blagnac	No 38
La Retirada : les mois tragiques de 1939	Nos 38, 39, 46, 51
Pierre Benech, un Résistant atypique	No 39
Le VG10	No 38
Robert Caussat	No 41
Le Corps Franc Pomiès	No 43
Docteur Léon Contie	No 45
André Mot	No 44
Le monastère des Dominicaines (1939-1946)	No 47
L'assassinat de Marceau Cartelle	No 47
Des avions allemands au monastère	No 47
Robert Caussat et le maquis d'Estenos	No 48
Du départ des Allemands à leur capitulation	No 50
Le service de ravitaillement	No 50

## 8) XIXe ET XXe SIÈCLES

À propos d'éclipses	No 18
---------------------	-------

Notre Marianne	Nos 19, 20
La Maison de Marianne	No 22
Bertand Lavigne, un républicain dans la tourmente	No 21
Une commune, un maire	No 21
Querelle de clocher	No 22
Louis Pueyo, pionnier de l'aviation	No 22
Jean Mermoz, défricheur d'espace	No 23
Marcel Doret, voltigeur magnifique	No 25
1901 : une grande loi républicaine	No 22
Genèse d'une association	No 22
Il y a 20 ans : un exploit du spéléo-club de Blagnac	No 22
Blagnac sous le Second Empire	No 24
Charles Lomon, écrivain français (né à Blagnac)	Nos 24, 39
Pierre Gamarra, un écrivain de chez nous	No 24
Le peintre Abel Fabre	Nos 25, 39, 47
Marguerite Lamarque et l'O.I.T.	No 25
L'Armagnac, un espoir brisé	No 25
Il y a quarante ans à Sud-Aviation : le tam-tam de la colère	No 25
Auguste Blanqui 1805-1881 : un républicain à Blagnac	No 26
Mai 68 vu de Sud-Aviation à Blagnac	No 26
Naissance de l'aérodrome	No 26
La mort controversée de Guillaumet	No 26
Photo nostalgie « Les appareils de communion »	No 27
Bellonte, Viaut et l'Atlantique nord	No 28
Blagnac à l'époque romantique (1815-1848)	No 29
à la rencontre des premières électriciennes (avril 1945)	No 29
Saint-Exupéry anecdotique	No 29
La loi de 1905	Nos 30, 31
Le droit de vote sur ordonnance	No 30
Jeanne Criq, bienfaitrice méconnue	No 31
René Leduc, les années blagnacaises	No 31
Histoire d'un quartier : Layrac	No 31
Blagnac rural aujourd'hui	No 33
Louis Weidknet, un Hussard noir de la République	No 34
Le maintien de l'ordre en milieu rural : le garde champêtre	No 36
La baloche d'après-guerre	No 45
Les goujons de Cambacérés	No 19
1814 : Blagnac et la bataille de Toulouse	Nos 18, 47
Blagnac sous le Premier Empire	No 17
Fais pas ton Mariolle	No 13
Le meurtre affreux du général Ramel	No 5
La Comtesse Compans	No 23
Augustin Dubarry, artiller de Napoléon	No 28
Hommage au Général Compans	No 35
Napoléon et Joséphine en pays toulousain	No 35
La sécurité au temps de Napoléon Bonaparte	No 45
Du fossé aux boulevards	No 49
Trois héros blagnacais (1870-1871)	Nos 36, 45
Le soufflet (punition corporelle à l'école)	No 36
Beauzelle en 1912	No 37
La famille Humbert à Beauzelle	No 38
Lucien Servanty	No 38
Pierre Gamarra : le grand Pierre	No 38
Vingt ans de baigne	No 39
L'enseignement primaire avant Jules Ferry	No 40
De classe en classe	No 40
Amélie Parayre-Matisse	Nos 42, 43
L'enseignement primaire avant Jules Ferry	Nos 40, 41
L'implantation des familles d'origine italienne	No 40

Le photographe Georges Ancely	Nos 42, 43
Blagnacais décorés au XIXe siècle	Nos 44, 47
Du presbytère à la communale : le guerre des lanternes	No 44
Germaine Chaumel : regards, témoignages sur les années 1935-1950	No 46
Un procès pour garder le Ramier	No 51

## 9) VIE QUOTIDIENNE

Blagnac, petit village	No 7
Blagnac, petit village :	
-La plume sergent-major	No 8
-Le pot-au-feu du dimanche	No 9
-Au temps des petites épicerie	No 10
-Les bonnes fournées (les boulangers)	No 11
-Vive la musique !	No 12
-Un bon choeur	No 13
-Le clauetou (le forgeron)	No 14
-Le poids public	No 15
-Le téoulié (le briquetier)	No 16
-Le facteur-piéton	No 24
Le cinéma à l'école	No 12
De Peppino au Multiplex : le cinéma à Blagnac	Nos 17, 18
De Blagnac à Toulouse : la procession Saint Exupère	No 10
Ordre et liberté	No 13
Traditions et souvenirs	No 15
1945 : le premier vote des femmes	Nos 9, 29
Du repos aux loisirs : les Toulousains à Blagnac	No 20
Le droit au loisir	No 20
Un moulin à problèmes	No 20
Nouvelles mesures, nouvelle monnaie	No 22
Mémoire d'un « flanqueur » (le rugby)	No 23
L'eau potable, éternel problème : sources et fontaines	No 23
L'eau potable, éternel problème : le premier château d'eau	No 24
Souvenirs du chemin Carrière (de l'écrivain Pierre Gamarra)	No 24
Hommage aux blanchisseuses	No 27
Que faire des ordures ?	No 29
Franges et pompons (les passementières)	No 30
La vie à la ferme dans les années trente	No 33
Une gendarmerie à Blagnac	No 34
Une famille d'artisans-bouchers	No 35
L'affaire Guimbaud	No 42
Photos de classe	Nos 40, 41, 42, 43
Blagnac, le Tour de France... et Georges Gay	No 43
Le premier meeting aérien à Blagnac	No 42
Hommage à Daniel Bonzom, Robert Caussat, Michel Taillefer	No 41
Hommage à Georges Lapoutge	No 43
Le rugby	No 45
La baloche d'après-guerre	No 45
De la Clique à la Musique Municipale	No 47
Albert Haensler : de la musique avant toute chose	No 47
Une industrie «La Royale»	No 49
Au fil d'une enfance	No 48
Severo, le petit sandalier	No 48
Une entreprise blagnacaise des Trente Glorieuses (ETF)	No 50
Les pâtes du Maniban	No 50
Blagnac et la chocolaterie artisanale	No 51

## 10) LES MONUMENTS

L'église Saint-Pierre	Nos 7, 8, 9, 10, Nos 11, 25, 39, 44
-----------------------	--

Querelle de clocher (la flèche du clocher)	No 22
Il y a 100 ans, une école publique de filles	Nos 7, 8
Une école dans la tourmente	Nos 8, 9
Le château de Blagnac	Nos 2, 3, 9, 10, 11, Nos 12, 19, 20, 23
Les orgues	No 16
L'Hôtel de ville, reflet de son temps	No 12
Biographie d'une ville :	
- Le quai projeté au levant du village	No 18
- Blagnac centre en 1870	No 19
La maison de Marianne	No 22
Le sculpteur Abel Fabre (le Monument aux Morts)	Nos 20, 25
Le château de la Belle au Bois Dormant : Pinot	No 21
Si Pinot m'était conté	Nos 25, 32
Le pichet du château de Pinot	No 25
L'école Jean Jaurès	No 26
Les églises de Blagnac-Constellation	No 26
La fontaine des trois canelles	No 27
à la mémoire de nos héros : les monuments aux morts	
de Blagnac-Constellation	No 28
Le bureau de poste de Cornebarrieu	No 28
Une école « moderne »	No 30
L'odyssée d'une borne	No 32
L'architecte F.S. Meilhou	No 32
Le domaine d'Uzou	No 32
Découvrir un trésor : mythe ou réalité ?	No 32
Autour d'une assiette	No 33
Les pigeonniers	No 37
La Poudrette	No 37
Avatar d'un patrimoine blagnacais	No 40
Cloches, carillonnez gaiement !	No 40
Une place devant l'église	No 44
Louis Mazetier au monastère	No 49
Le patrimoine héraldique de l'église	No 48

## 11) LES COMMUNICATIONS

Le télégraphe Chappe à Blagnac (1834-1853)	No 5
Histoire postale de Blagnac	No 9
Du bac au pont	No 10
Les tramways électriques	No 11
C'est un petit train départemental... qui va son chemin	No 13
Patrons de barques, gardes ou éclusiers du canal	Nos 15, 16
Le train et la Résistance	No 14
Souvenirs blagnacais du Concorde 001	Nos 20, 37, 51
Le premier pont de Blagnac : technique et sécurité	No 24
Naissance de l'aérodrome	No 26
Le bureau de poste de Cornebarrieu	No 28
L'aéroport Toulouse-Blagnac	No 29
La route de Grenade	No 33
L'Hélicostat	No 33
Un projet avorté, l'ASMR	No 34
SE 5000 Baroudeur : un autre drôle d'oiseau	No 35
Un pont, au fil de l'eau, au fil du temps	No 36
A propos du bac	No 37
Le pont du Touch	No 42
Le Bréguet Atlantic	No 42
on l'appela Le Galion	No 43
Le SNCASE Durandal	No 44
Le Transall C 160	No 45

Il y a vingt ans : l'Airbus A320	No 48
Augustin Dubarry, artilleur de Napoléon	No 28
Hommage au Général Compans	No 35
Napoléon et Joséphine en pays toulousain	No 35
La sécurité au temps de Napoléon Bonaparte	No 45
L'aéroport Toulouse-Blagnac	No 29
La route de Grenade	No 33
L'hélicostat	No 33
Un projet avorté, l'ASMR	No 34
SE 5000 Baroudeur : un autre drôle d'oiseau	No 35
Un pont, au fil de l'eau, au fil du temps	No 36
A propos du bac	No 37
Le pont du Touch	No 42
Le Bréguet Atlantic	No 42
On l'appela Le Galion	No 43
Le SNCASE Durandal	No 44
Le Transall C 160	No 45
Blagnac et le Dewoitine 338	No 46
30 juin 1950, le crash de l'Armagnac	No 46

## 12) HISTOIRE DE NOS RUES

Place Hérisson : voir « Il y a 100 ans, une école publique de filles »	Nos 7, 8
L'avenue du Général Compans	Nos 9, 10, 11, 12
Rue de Carrière, rue de Buches, côte de l'Abbé Cazeneuve, chemin de Bélisaire, rue Sarrazinières, rue de la Croix-Blanche, rue Saint-Éxupère, rue Bacquié-Fonade	No 13
Rue du 11-novembre-1918, rue Prosper Ferradou, rue Lavigne, place et boulevard Jean Rivet, place Jean-Louis Puig, place de l'Abbé-Amouroux, rue du Docteur-Guimbaud	No 14
Rue Ginestet, rue du Docteur-Pressac, rue Pradet, rue Jean-Amiel	No 16
Rue Félix-Debax, allée du Canalet, rue du Moulin	Nos 19, 20
Jacques Dor, l'inconnu de la rue du « Groupe Dor »	No 24
Rue Delpont	No 30
Le Chemin des Sœurs	No 40
Le rond-point Jean-Maga	No 41
Malard, Coucourou, Mines, vieux chemin de Grenade	No 39

## 13) NOTRE FLEUVE

Les Caouecs ont la pêche	No 16
Les braconniers de Garonne	No 18
Belle-Ile-sur-Garonne	No 18
1875 : « Que d'eau, que d'eau ! »	No 19
Naudin : la résistance d'un moulin	No 23
La Garonne et le moulin : première alimentation en eau potable	No 24
Les débordements de l'Aussonnelle	No 25
Aux sources de la Garonne	No 27
La Garonne et les moulins flottants	No 28
Les digues	No 30
Blagnac, hydrobase militaire ?	No 36
Trois siècles de crues	No 49

## 14) DOCUMENTS D'ARCHIVES

Délibération du conseil municipal du 23 mars 1790 (maréchaussée et justice prévôtale)	No 1
Délibération du 6 septembre 1789 : formation d'un corps de la garde nationale	No 2
Délibération du 18 mai 1790 : acquisition d'une prison	No 2
Délibération du 2 avril 1793 : vente d'arbres du Ramier, cession de terrains	No 24
Manifestation de femmes revendiquant du blé le 25 prairial an II (13 juin 1794)	No 3
Délibérations concernant l'insurrection de l'an VII	No 4
Pétition de Madame Larroche (insurrection de l'an VII)	No 4
Document concernant deux fusillés, suite à l'insurrection de l'an VII	No 4
Documents concernant Compans	Nos 9, 10
Distribution de tabac à Blagnac en 1941 (2 lettres)	No 10
Extrait du rapport du préfet de Toulouse le 30 octobre 1940	No 12
Extrait du rapport du préfet de l'Isère en novembre 1940	No 12
Au fil des recherches : « Catherine est retrouvée »	No 12
Deux documents sur les guerres de la Révolution	No 13
9 novembre 1793, archives municipales de Blagnac	No 14
22 germinal an II, archives municipales de Blagnac	No 14
Insurrection de l'an VII : la mise à sac de la chambre du greffier	No 14
« La vache et le navet », archives municipales de Blagnac	No 14
Au fil des recherches : 16 brumaire an II	No 17
« vente de tuilles au-dessus du maximun »	No 17
Au fil des recherches : 5 thermidor an II « les aloses »	No 17
« C'est dimanche, il est interdit de ne rien faire » : messidor an II	No 20
Délibérations du 10 mars 1848 et du 8 juin 1848	No 21
« L'hommage de Blagnac à Victor Hugo » 31 mai 1885	No 23
Au fil des recherches : le lieu-dit Carrière	No 24
Monographie de Blagnac	No 45

## 15) EXPOSITIONS, ANIMATIONS

Étrangers et Résistance	No 12
Les 10 ans de la revue	No 20
Des calèches à l'Airbus	No 21
Histoire de la monnaie	No 23
Une journée de la femme bien remplie, 8 mars 2002	No 23
Garonne et Blagnac	No 27
L'exposition : Blagnac d'Hier et d'Aujourd'hui	No 36

## 16) COURRIER DES LECTEURS

Concernant « Naître à Blagnac »	No 3
Concernant le château de Maniban	No 3
Orthographe des mots occitans	No 5
Concernant l'inondation de 1875	No 20
Concernant Mermoz et l'Atlantique Sud	No 24
Concernant le château de Carrière	No 24
A propos de L'Armagnac	No 26
La gendarmerie dans la tourmente	No 36

Renseignements :

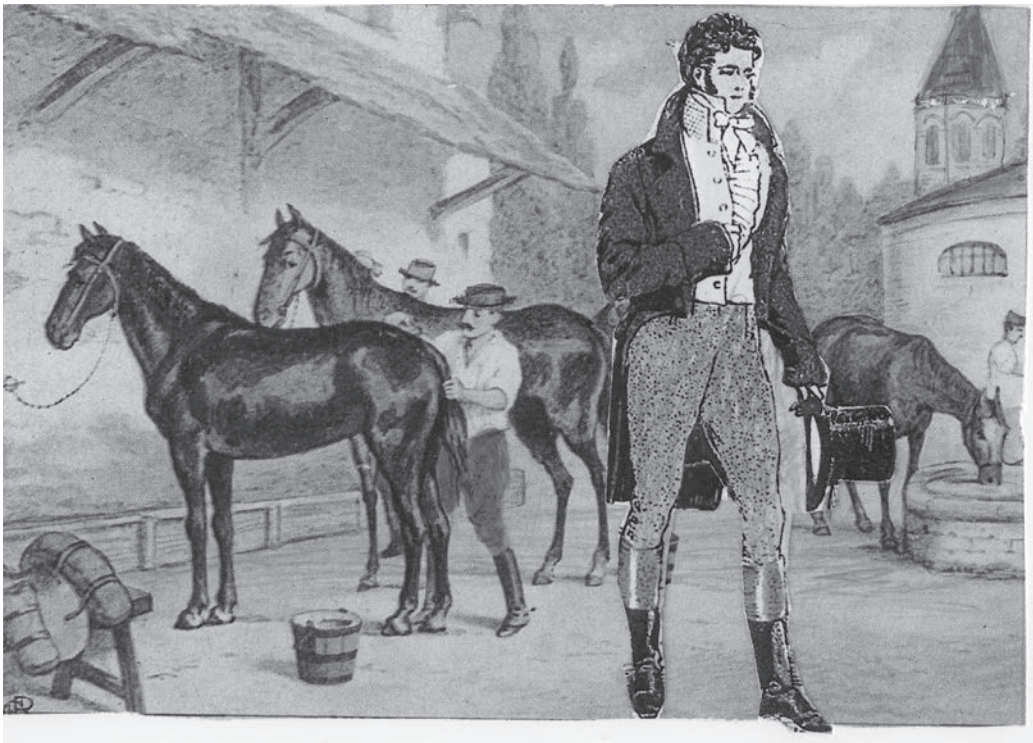
06 08 52 06 65 • [garcio@orange.fr](mailto:garcio@orange.fr) • [blagnachistoire.e-monsite.com](http://blagnachistoire.e-monsite.com)

## Le Premier empire

Avec son régiment, Desclaux participe à l'épopée napoléonienne en combattant en Italie, au Portugal, en Espagne, en Allemagne et en France. Vaincu en 1814 par les armées monarchiques européennes, Napoléon abdique et part en exil. La monarchie française est restaurée. Fier de ses galons de sous-lieutenant obtenus par son courage, Desclaux retourne à Blagnac. Son grade lui vaut une modeste demi-pension accordée aux officiers exclus de l'armée pour cause de bonapartisme.

## La retour des rois (1815-1848)

Cette période concerne les règnes de Louis XVIII, Charles X et Louis-Philippe. A Blagnac, Desclaux retrouve avec joie les membres de sa famille mais aussi ses frères d'armes, survivants de la Grande Armée rendus à la vie civile parmi lesquels le lieutenant de cavalerie **Caus** (ou **Cans**), Bernard **Cassagne** fusilier dans la Garde Impériale, l'artilleur Bernard **Tirul** et de nombreux fantassins parfois sans ressources mais riches de souvenirs inoubliables. Désormais ils se réuniront régulièrement malgré la surveillance de la police royale pour célébrer les anniversaires des grands



*Desclaux, régisseur du haras*

moments de l'épopée impériale. Desclaux fait aussi la connaissance du général Compans, récent propriétaire du château de Maniban, superbe édifice entouré d'un vaste domaine abritant un élevage de chevaux de race. Les deux hommes ont en commun la passion de l'équitation et le souvenir d'épiques chevauchées à travers l'Europe sous le premier empire. C'est donc tout naturellement que Compans confie à Desclaux la fonction de régisseur de son domaine, responsabilité qu'il assumera jusqu'à la mort, en 1845, de l'héroïque général. Pendant cette période, il réside au château avec sa femme **Marie**, jeune Blagnacaise épousée en 1825, et leur fille Magdeleine née quatre ans plus tard. Comme tous les bonapartistes, Desclaux est bouleversé à l'annonce des décès de Napoléon en 1821 et de son fils dit "l'Aiglon" en 1832. Leurs espoirs se portent alors sur les neveux du défunt empereur parmi lesquels Louis-Napoléon, fils de **Louis-Bonaparte**.

La révolution de 1848 met définitivement fin à la monarchie. La Seconde République est proclamée.

## La Seconde République (1848-1852)

Le prince Louis-Napoléon Bonaparte est élu président de la république le 10 décembre 1848. Trois ans plus tard, son coup d'état du 2 décembre 1851 prélude au rétablissement d'un régime impérial. Malgré la sanglante répression exercée contre les opposants à cette prise de pouvoir par la force, les Français approuvent le prince-président par plébiscite du 20 décembre 1851. 267 Blagnacais votent oui, 152 non. Ils lui renouvellent leur confiance l'année suivante lors du plébiscite des 21 et 22 novembre 1852 approuvant la restauration de l'empire. Sur 530 Blagnacais inscrits, 292 votent oui, 61 votent non et 177 s'abstiennent.

A Blagnac comme dans la plupart des communes de France, la préparation du coup d'État donne lieu à de surprenantes manœuvres politiques destinées à placer les bonapartistes à tous les postes de décision et d'influence. Les complices du prince-président peuvent compter sur la fidélité à l'empire des anciens officiers de la Grande Armée. La plupart sont prêts à servir la cause d'un Bonaparte. La commune de Blagnac n'est pas épargnée par ces intrigues. Le 5 avril 1851, un arrêté préfectoral suspend sans raison sérieuse Bertrand Lavigne de ses fonctions de maire qu'il exerce avec talent depuis trois ans. Son premier adjoint Bézard subit le même sort. Les deux révoqués sont arbitrairement remplacés par Bernard Desclaux. L'ancien sabreur remplit cette mission pendant six mois. Le coup d'État a lieu peu de temps après la fin de son éphémère mandat. Pourtant, Bertrand Lavigne ne montre aucune animosité envers son successeur lors de la remise des clés de la mairie. Dans sa remarquable "Histoire de Blagnac" publiée en 1875, il l'évoque avec respect et prend bien soin d'occulter son nom sur la page concernant son court séjour à la tête de la municipalité blagnacaise. L'explication de cette surprenante bienveillance est familiale : **Anne Lavigne**, mère de Bertrand est aussi la sœur de Desclaux. **Le révoqué a donc été remplacé par son oncle.**

Le 2 décembre 1852, Louis-Napoléon Bonaparte est proclamé empereur sous le nom de Napoléon III.

## Le Second Empire (1852-1871)

Les dernières années de la vie de Bernard Desclaux se déroulent à Blagnac. Elles sont bouleversées en 1856 par le décès de sa fille âgée de 26 ans. Il s'éteint trois ans après ce drame. Généreux avec ses fidèles, Napoléon III accorde une pension viagère de 250 francs à sa veuve. Elle meurt à son tour à son domicile situé rue des Nobles en 1886, soit vingt-sept ans après son mari. Il est vrai qu'elle avait dix-neuf ans de moins que lui le jour de leur mariage.



*Bertrand  
Lavigne*



*L'empereur  
Napoléon III  
(photo Mayer  
et Pierson -  
photographe de  
l'Empereur)*

Paris, le 11 Mars 1860.

7<sup>e</sup> DIRECTION.  
(COMPTABILITÉ GÉNÉRALE.)

BUREAU  
DES  
PENSIONS ET SECOURS.

NUMÉRO DE LA PENSION  
au Contrôlé général du ministère de la guerre

141758

NOTIFICATION d'une pension viagère accordée

à M<sup>me</sup> Desclaux  
(Bernard Christophe)

née

Moucaffin  
Marie Françoise

veuve d'un

domiciliée à

département de

MADAME,

Je vous annonce que l'Empereur, par décret du 10 Mars 1860, qui sera prochainement inséré au Bulletin des lois, conformément à l'article 26 de la loi de finances du 25 mars 1817, vous a accordé, en vertu de la loi du 11 avril 1831, sur les pensions de l'armée de terre, une pension viagère montant à Deux Cent Cinquante francs, laquelle sera inscrite au Trésor public, avec jouissance du 7 Septembre 1859

L'extrait d'inscription de cette pension au Trésor public sera expédié par les soins du Ministre des finances, et vous parviendra par la voie du Sous-Intendant militaire du département où vous êtes domiciliée. Si vous aviez, soit dès à présent, soit plus tard, l'intention d'en toucher les arrérages dans un autre département, vos demandes à ce sujet devraient être adressées au Ministre des finances, seul chargé de tout ce qui se rattache au paiement de la dette inscrite.

La liquidation de votre pension a subi les deux révisions prescrites par l'article 3 de l'ordonnance du 20 juin 1817, portant règlement pour l'exécution des articles 25 et 26 de la loi de finances du 25 mars de la même année. Néanmoins, l'article 25 de la loi du 11 avril 1831, transcrit en marge de la présente lettre (\*), admet la possibilité d'un pourvoi dont les formes et les délais sont plus amplement indiqués dans l'instruction d'autre part. Je vous invite à prendre connaissance de cette instruction, pour le cas où vous auriez sujet d'exercer le recours prévu par ledit article, en conformité duquel vous trouverez ci-jointe la notification des bases de la liquidation de votre pension.

Je vous fais le renvoi des pièces que vous aviez produites.

Le Ministre Secrétaire d'État de la guerre.

Pour le Ministre et par son ordre :

Le Conseiller d'État Directeur,

(\*) Extrait de la loi du 11 avril 1831, sur les pensions de l'armée de terre :

• ARTICLE 25. Tout pourvoi contre la liquidation d'une pension militaire doit être formé, à peine de déchéance, dans le délai de trois mois, à partir du jour du premier paiement des arrérages, pourvu que, avant ce premier paiement, les bases de la liquidation aient été notifiées.

OBSERVATIONS.

L'extrait d'inscription de la pension au Trésor public ne pouvant être adressé au Sous-Intendant militaire du département qu'un mois après la réception, au ministère des finances, du Bulletin des lois où la concession est insérée, il est inutile de le réclamer avant l'expiration de ce délai, et de recourir, pour en accélérer l'expédition, à l'intervention des agents d'affaires.

*R. Rivet*



1829 : Malgré la surveillance de la police royale, réunion de bonapartistes sous le portrait de Napoléon I<sup>er</sup>

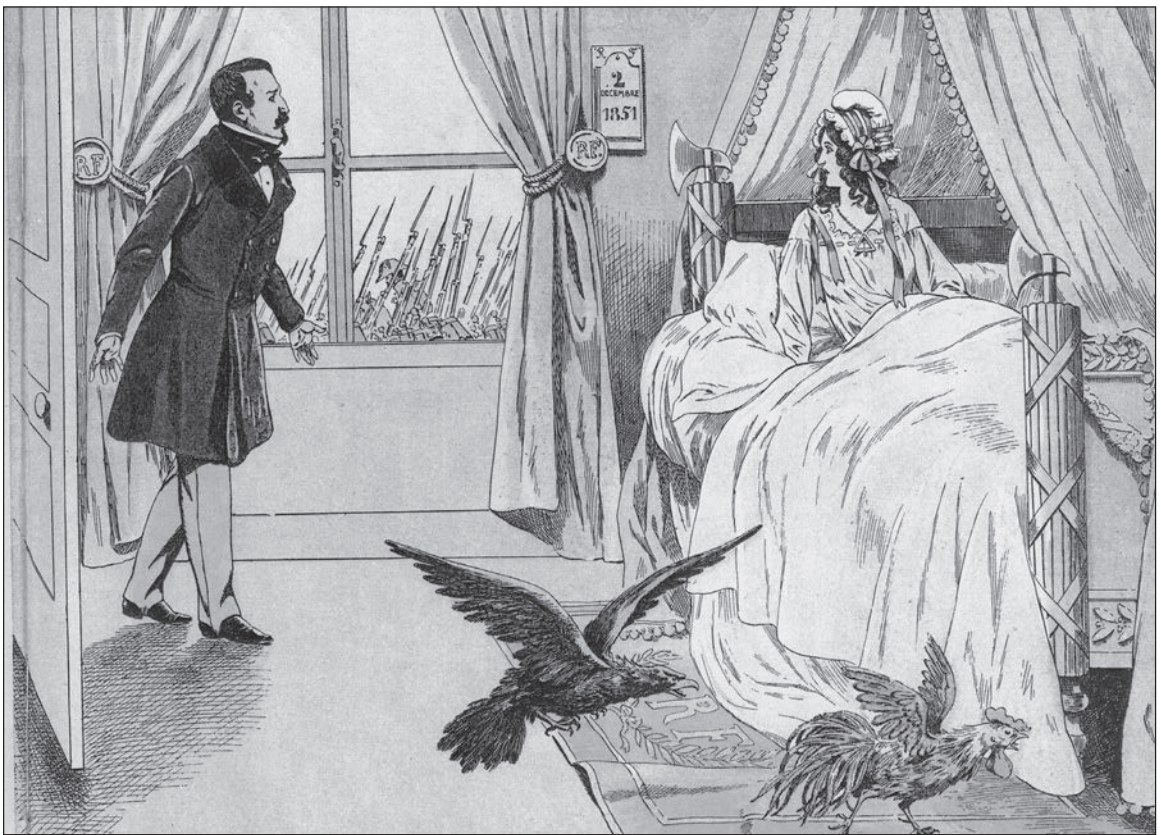


Image satirique par Job : Louis Napoléon Bonaparte chasse Marianne, symbole de la République.  
"L'aigle impérial chasse le coq, emblème de la République."

### **Pierre Desclaux, médecin (Blagnac 1783-1855)**

**F**rère de Bernard, Pierre Desclaux naît à Blagnac le 10 octobre 1783. Médecin réquisitionné dans les armées de la première république, il sert notamment en 1803 dans les infirmeries de fortune établies non loin des champs de bataille d'Helvétie (Suisse - NDLR). Il exerce ensuite ses talents dans l'armée impériale avant d'obtenir, probablement pour raison de santé, une libération provisoire. De retour à Blagnac, il se marie en octobre 1813. D'après la loi concernant la conscription, cette union le met désormais à l'abri d'un rappel vers la médecine militaire. Une lettre destinée à son frère Bernard rédigée le 8 décembre 1813 révèle son état d'esprit.

Extraits :

*"A Monsieur Desclaux, maréchal des logis au 22<sup>e</sup> régiment de chasseurs à cheval, 3<sup>e</sup> corps de cavalerie à Coblenz, département de Rhin-et-Moselle ... j'ai bien des choses à t'annoncer qui te surprendront sans doute. J'ai épousé il y a deux mois et demi la plus jeune des filles de Ramond, le traiteur que tu connais bien. Je dois me féliciter de m'être marié. Sans cela, je serai englobé dans la nouvelle levée de trois cent mille hommes (destinés à combler les énormes pertes de la Grande-Armée anéantie dans les neiges russes en 1812 - NDLR). M'en serai-je tiré vivant cette fois-ci ? J'ignore si j'aurai pu y réussir..."*

Pierre Desclaux s'éteint à Blagnac en 1855 après avoir exercé la médecine jusqu'à son dernier souffle. La sépulture de la famille Desclaux est la plus belle du cimetière de Blagnac. C'est une petite chapelle surmontée par la statue d'un ange. Elle date du second empire.

### **Léon, Dominique, Charles, Desclaux (1826-?)**

**L**es registres municipaux confirment la naissance à Blagnac de Léon, Dominique, Charles, Desclaux, né le 27 décembre 1826, fils de Bernard et de Marie Moncassin. Cependant, aucun document d'archives civiles ou militaires, aucune correspondance privée, aucun état de recensement, aucune inscription sur les marbres de la chapelle Desclaux ne signale son parcours. Le mystère reste entier.

### **Le coup d'État à Toulouse**

**C**omme à Blagnac, le conseil municipal toulousain, dissout par arrêté préfectoral en juin 1852, est remplacé par des militaires bonapartistes. Le colonel **Cailhassou** titulaire de quatre blessures de guerre reçues à la Grande-Armée est nommé maire. Le colonel Dubarry de Lesquéron dont nous avons évoqué le parcours dans le numéro 28 de notre revue est nommé premier adjoint. Tous deux sont des vétérans des campagnes militaires du premier empire, des survivants de la retraite de Russie. Comme Bernard Desclaux, ils approuvent le retour d'un régime impérial.

### **SOURCES**

- Blagnac, Questions d'Histoire n<sup>os</sup> 17 et 28
- LAVIGNE (Bertrand) : "Histoire de Blagnac" publiée en 1875
- Archives de Jean-Louis Rocolle
- Service historique de la défense, fort de Vincennes, côtes 2YB789 et 792
- Archives municipales de Blagnac

# La maison Guimbaud

par *Suzanne Béret*

À la demande de Blagnacais, nous avons cherché à savoir si un lien de parenté unit la famille du docteur Guimbaud dont une rue porte le nom et celle des habitants de la « maison Guimbaud » située face à l'Hôtel de Ville.

Comme nous l'avons vu dans le numéro 14 de notre revue "Blagnac, Questions d'Histoire" pages 25 à 27, et dans le numéro spécial "Blagnac et ses rues" page 32, le docteur François Honoré Guimbaud appartient à une longue lignée de Blagnacais depuis au moins le XVII<sup>e</sup> siècle. Ses ancêtres travaillent la terre qu'ils possèdent au début en partie puis en totalité. Bien souvent ils exercent une autre activité en plus de l'agriculture : cultivateurs-cordonniers, charpentiers, passementiers... Aussi, ils vivent dans une relative aisance qui va s'accroître de génération en génération.

Lorsque ce médecin décède le 16 décembre 1918, Germaine Respaud veuve du Poilu Jean-Marie Guimbaud habite avec son fils Bernard, la maison connue des Blagnacais sous le patronyme de son époux.

Jean-Marie Guimbaud, mort pour la France le 24 novembre 1914, naît à Blagnac en 1882, se marie avec Germaine Respaud en février 1908 à Thouards (Ariège) dont elle est originaire. Son père Bernard, natif de Thil, berger dans ce village, se fixe à Blagnac après son mariage avec la Blagnacaise Claire Luc en 1881 et devient briquetier.

Au-delà, les ancêtres Guimbaud n'ont aucune attache avec Blagnac. Le père de Bernard, Pierre Guimbaud, naît et se marie à Toulouse. Il est le fils de Guillaume, petit-fils d'autre Guillaume, arrière petit-fils de Jean originaires de Saint-Orens de Gameville, de Balma ou des environs.

Ces Guimbaud, très modestes "travailleurs de terre" ne possèdent rien ou presque. Laboureurs, bergers... au service d'un propriétaire, comme tous ceux de leur condition, se louent de ferme



*Au premier plan, les jardins de la maison Guimbaud au début du XX<sup>e</sup> siècle (collection : R. Espanol)*

*La maison Guimbaud avant 2000 : le crépi recouvre encore la façade arrière (Photothèque municipale de Blagnac)*



en ferme, changent souvent de lieu ce qui rend leur "suivi" difficile. Nés au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle où leur trace plus ancienne se perd, ils partent de Saint-Orens, s'installent à Montrabé (Raimond Guimbaud fils de Pierre et de Marguerite Chatonis y naît le 24 décembre 1852 et décède à Thil le 7 mars 1857), à Thil, à Toulouse quartier de Lalande et enfin à Blagnac où ils se reconvertissent professionnellement.

Ils habitent alors la maison dont il est question. Celle-ci n'existe pas au début du XIX<sup>e</sup> siècle comme le prouve le plan de 1809.

Cette partie de Blagnac s'anime après la construction de la mairie-école en 1867 et de quelques maisons dont celle qui nous intéresse. Ses dépendances et son jardin s'étendent jusqu'à l'agence immobilière Palomar actuelle, emplacement du lavoir indispensable aux épouses Guimbaud toutes "blanchisseuses".

Dans les recensements de l'époque, l'instituteur et les propriétaires des maisons habitent rue de l'Oratoire devenue rue Lavigne en 1921 et place de la Mairie seulement dix ans plus tard.

Jean Guimbaud né en 1929, petit-fils de Bernard de Thil, préfère vivre à Toulouse avec son épouse, Jeanine Miremont. N'ayant pas d'enfants, il passe un contrat en 1999 avec la Ville de Blagnac par lequel il lui donne sa maison en rente viagère et lui permet même de l'aménager avant son décès en 2006 (date vue sur le caveau au cimetière de Blagnac). Celle-ci désire l'acquérir en vue du projet "Blagnac 2010" qui concerne l'embellissement du centre ancien.

*Les bureaux de La Dépêche du Midi de 2000 à 2009 (Photothèque municipale de Blagnac)*





*La rénovation est presque achevée (Photothèque municipale de Blagnac)*

Les différences trouvées entre les deux familles Guimbaud, lieux d'origine et condition sociale, démontrent qu'aucune parenté ne les lie.

D'ailleurs pour qu'il n'y ait plus de confusion possible, la maison "Guimbaud" s'appelle désormais "Maison du Square".

Le piquetage des murs effectué en 2005 a dévoilé, sous le crépi, les façades en briques foraines et galets de Garonne aux couleurs de notre région. Mise ainsi en valeur, cette jolie maison de village, reconvertie en salle de réunion, contribue, comme le souhaitait la municipalité, à embellir le Centre de la Ville.

## **SOURCES et BIBLIOGRAPHIE**

### Archives municipales de Blagnac

- Registres paroissiaux et état civil
- Recensements de 1850 à 1931
- Renseignements donnés par les archivistes que je remercie infiniment

### Archives départementales de l'Ariège

État civil : Thouars-sur-Arize

### Archives départementales de la Haute-Garonne

Registres paroissiaux et état civil : Balma, Pin-Balma, St-Orens, Montrabé, Thil

### Archives municipales de Toulouse

État civil

Revue Blagnac, Questions d'Histoire numéro 14, novembre 1997  
et numéro spécial Blagnac et ses rues

Magazine d'information municipale, FORUM numéro 100, juin 2005

LAVIGNE (Bertrand), Histoire de Blagnac Ed. Lafitte, Marseille 1978

Un grand merci à Jean-Louis ROCOLLE pour son aide.

---

## *Pour une comparaison plus facile entre les deux familles Guimbaud*

voici l'ascendance de chacune en commençant à peu près à la même époque.

N.B. Certaines dates ne peuvent être connues car trop récentes.

---

Abréviations communes : ° : naissance ; ca : vers ; X : mariage ; + : décès, fs : fils ; fa : fille

### ||||||| **Ascendance de François Honoré Guimbaud (1832-1918)** |||||||

- **JEAN**, son ancêtre le plus ancien trouvé dans les registres de Blagnac est né vers 1582
- **ARNAUD** ° le 22/02/1733, fs de Bernard et de Jeanne Rebely ; + le 27/02/1789  
X le 17/02/1756 à Blagnac
- **Françoise Rocolle** ° le 19/11/1737 fa de Jean et de Françoise Bessières ; + le 18/12/1811
- **FRANÇOIS HONORÉ** ° le 16/12/1765 ; + le 10/12/1838  
X le 18/02/1799 à Verfeil
- **Jeanne Grimaud** ° à St-Marcel Haute-Garonne le 29/01/1776 fa de François et de Jeanne Pratviel ;  
+ le 17/08/1739 à Blagnac
- **PIERRE** ° le 10/08/1808 ; + le 14/01/1897  
X le 8/08/1831 à Blagnac
- **Jeanne Victoire Giscaro** ° le 10/11/1809 fa de Pierre et de Marie Louise Bonhoure  
+ le 25/01/1895
- **FRANÇOIS HONORÉ** 1832-1918

### ||||||| **Ascendance de Jean Guimbaud (1929-2006)** |||||||

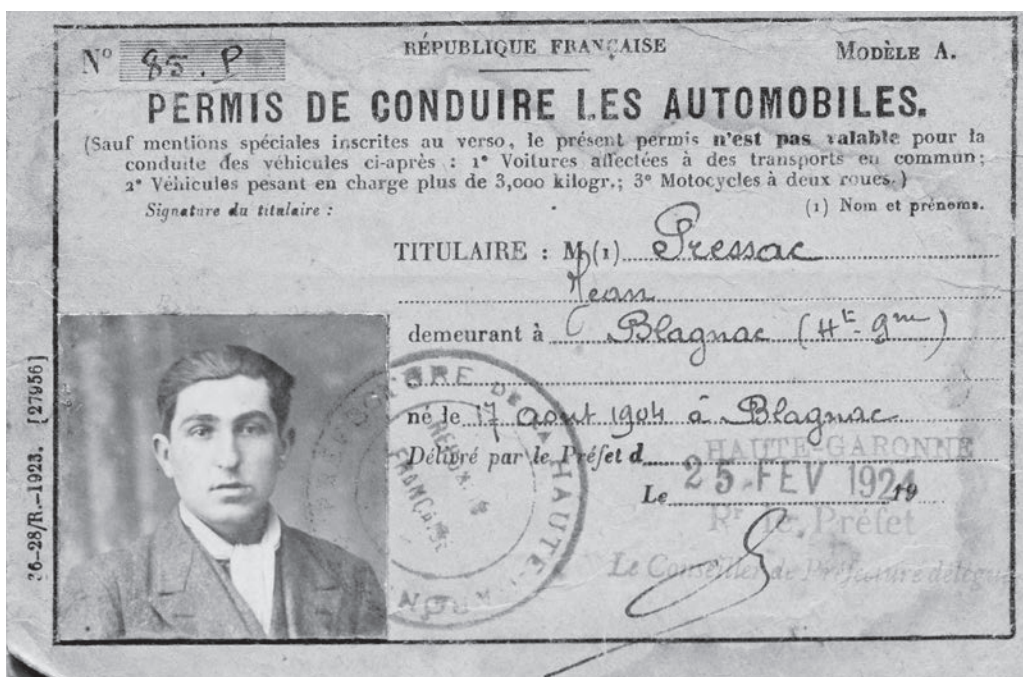
- **GUILLAUME** laboureur ° ca 1745 à Pin-les-Balma ; + le 27/01/1820 à Toulouse Lalande, fs de Jean et d'Anne Bouzigues  
X le 4/02/1777 à St-Orens de Gameville
- **Perrette Mercier** bergère ° ca 1748 à St Martin de Beauville annexe de St-Pierre du Pin-les-Balma fa de Jean et de Jeanne Izard ; + à Toulouse le 5/02/1836
- **GUILLAUME** laboureur ° le 10/07/1778 à St-Orens ; + le 16/05/1857 à Thil  
X le 23/01/1800 à Toulouse
- **Marie Martres** ° le 30/09/1778 à Toulouse Lalande fa de Pierre et de Jeanne Marie Micouleau ;  
+ le 30/10/1851 à Toulouse
- **PIERRE** berger puis jardinier ° le 3/05/1822 à Toulouse ; + le 9/10/1892 à Toulouse  
X le 15/01/1848 à Toulouse
- **Marguerite Chatonis** jardinière ° le 2/10/1823 à Muret fa de Annet et de Catherine Bellou ;  
+ le 29/09/1897 à Toulouse
- **BERNARD** berger puis briquetier ° le 24/01/1856 à Thil ; + après 1908  
X le 23/01/1881 à Blagnac
- **Claire Luc** ° le 31/03/1859 à Blagnac fa de Jean et de Bertrande Ravaille ; + après 1908
- **JEAN-MARIE** briquetier ° le 5/09/ 1882 à Blagnac ; + le 24/10/1914 mort pour la France  
X le 22/02/1908 à Thouards (Ariège)
- **Germaine Respaud** blanchisseuse ° le 3/05/1888 à Thouards fa de Pierre et de Marie Soula ; +  
le 5/06/1967 à Blagnac
- **BERNARD** briquetier puis comptable ° le 30/05/1909 à Blagnac ; le 01/02/1998 à Cornebarrieu  
X le 13/08/1929 à Blagnac
- **Marie Brunet** blanchisseuse ° le 14/04/1910 à Toulouse fa de Guillaume et de Germaine Vignolles ;  
+ en 1980
- **JEAN** 1929-2006

# Correspondance d'un prisonnier de guerre

par Suzanne Béret

Dans le numéro 49 de notre revue, Christiane Combelles a permis de suivre le quotidien des combattants de la Première Guerre mondiale grâce à la correspondance d'Auguste Pressac. Celle de Jean Pressac, fils d'Auguste, prisonnier en Allemagne de 1940 à 1945, ne présente pas le même intérêt. Presque muette sur les conditions de détention, elle offre, avec des mots très émouvants, le portrait d'un homme extrêmement attaché à ses parents, en particulier à sa sœur plus jeune que lui et préoccupé par leurs difficultés quotidiennes.

Jean Pressac, né à Blagnac le 17 août 1904, vit une enfance heureuse dans la ferme familiale, route de Grenade auprès de ses parents et de sa sœur, Françoise, de sept ans sa cadette, jusqu'au départ de son père, Auguste, poilu de la Grande Guerre. Très jeune, il aide aux travaux des champs et continue, devenu adulte, le métier d'agriculteur comme son père.



En 1932, il a la douleur de perdre sa mère, Germaine, Jeanne, Marie née Méliorat. Ensuite, la Seconde Guerre mondiale ébranle le monde en 1939. Jean est alors mobilisé et fait prisonnier par les Allemands en 1940 comme de nombreux Blagnacais (voir le numéro spécial "Les Blagnacais pendant la Seconde Guerre mondiale" page 8) et de nombreux Français.

À cause de son absence, son père "cesse la culture". Lorsqu'en 1943, il reçoit "l'ordre" de payer 918 francs "au titre de l'impôt sur les bénéfices de l'exploitation agricole", il demande un dégrèvement en invoquant "le départ de son fils aux armées et sa captivité".



Jean est interné dans le vaste camp de Altengrabow, situé dans la plaine saxonne près de Magdebourg et à 90 kilomètres de Berlin. En juillet 1944, ce camp compte 21 541 prisonniers regroupés par pays et par régions et repartis dans des baraquements en planches.

Cultivateur dans le "civil", Jean travaille dans une ferme près du camp.

Mais, dans ses lettres adressées à son père et surtout à sa sœur, il ne donne aucun renseignement sur les conditions de vie, comme le veut la censure. Tout juste s'il parle du temps "superbe" ou "pluvieux" ou encore "il n'a pas fait froid, des petites gelées et après le soleil revient...". Il dit toujours qu'il va bien : "Pour moi ça va toujours au même travail et à la même place". Mais lorsque Françoise lui apprend que "ses cheveux ont blanchi", il réplique que c'est pire pour lui "... oui, même à la barbe, je commence d'en avoir quelques uns (...) aussi si j'ai le bonheur de vous revoir vous me trouverez changé".

Il précise la date d'arrivée des lettres de sa sœur. Le courrier met jusqu'à 20 jours entre les deux pays. Il se considère "heureux" ou "tranquille" quand il reçoit de bonnes nouvelles de la santé de son père et de sa sœur. Il termine ses lettres le plus souvent par : "Au revoir cher papa et chère sœur si Dieu le veut" sans oublier "Bons baisers" ou "Baisers affectueux de ton frère qui ne t'oublie pas".

Auf diese Seite schreibt nur der Kriegsgefangene!  
Cette page est réservée au prisonnier de guerre!

Deutlich auf die Zeilen schreiben!  
N'écrire que sur les lignes et lisiblement!

20 septembre 1918  
Chers parents, La dernière lettre que j'ai reçue était du 22 août  
je suis tranquille. Je vous salue en bonne santé, moi aussi elle  
se maintient. Comme les Français que les chers ont bien  
dit et bien au, même à la barbe au moment je commence  
l'en avoir quelques un, bientôt trois ans que je n'ai pas  
revu le pays, aussi si j'ai le bonheur de vous revoir vous  
me trouverez change, on ne rajoute pas. 38 jours. Pour  
la relève, et bien je ne suis rien, à part les journaux  
qui annoncent qu'il y en a de partis, mon espoir est  
bien petit je n'y crois guère, attendons avec patience la  
fin de la guerre, ce sera plus sûr, on dit tellement  
de choses qu'on n'y croit rien. Sur la carte dimanche  
je vous ai dit que de préférence les puits serait pour le  
cousin Guillaume si vous papa vous en êtes content et  
Françoise aussi. Pour quelle raison Boumequin l'est il  
quitté. La semaine dernière j'ai reçu un colis de la légion  
et liés un des écoles de Blagnac. Merci pour les lettres  
de ma part il sont bien gentils pour nous, on voit  
qu'ils ne nous oubliés pas. Aujourd'hui je fais partir une lettre  
pour être tout ce que je te demande une paire de chaus-  
settes, et une paire de gants jaunes que tu lui envoie pour moi  
même avec du sucre. Prop <sup>qu'il n'y ait</sup> que le pays, ne les

Dégrafer le long du pointillé!

Blagnac

Auf diese Seite schreibt nur der  
Kriegsgefangene!  
Na tej stronie pisze wyłącznie jeńcy wojenny!

27 décembre 1942

Chers parents. J'ai reçu votre lettre du 26 et la carte  
du 30 novembre me donnant de bonnes nouvelles pour  
votre santé. J'ai suis tranquille, mais aussi toujours en  
bonne santé. Vous avez reçu le mandat que j'avais  
fait partir au mois d'Étrot, il n'y a pas mis trop  
longtemps, de me dire François que tu l'as déposé  
à la caisse d'épargne, et bien au moment où nous  
remmes il me semble, que l'argent risque de se perdre  
si j'ai une idée à te donner, c'est d'acheter, soit des  
tenues, soit des objets ou autres choses, c'est plus sûr, si tu  
trouvais à acheter à ton nom tu n'as qu'à me  
l'écrire, pour pour pouvoir te faire rembourser  
mon livret. Papa est la pour te conseiller  
mais lui aussi doit voir que rien n'est stable  
ça peut changer du jour au lendemain. Hier  
aujourd'hui on finit les fêtes de Noël maintenant  
à trois jours, mais c'est des fêtes tristes de  
la guerre, de la famille, et du pays, enfin espère  
que la guerre va finir et que nous pourrons  
être de nouveau ensemble et peut-être que moi-même  
me elle va être, mais les camarades me le disent, je  
ne m'en fais pas toujours de mon caractère, il est  
est superbe comme il n'y a pas de  
général et après le schil truck  
des parents et bien...

Respect et bon courage à tous

Tu oddzieli!

Hier abtgehen!

**Kriegsgefangenenpost**  
Correspondance des prisonniers de guerre

(11.12.42-19)

An Blagnac

Empfangsort: Blagnac  
Lieu de destination

Straße: route de Gignac  
Rue

Kreis: Banlieue de Toulouse  
Arrondissement

Landesteil: Hte Garonne  
Dept. France

Gebührenfrei!  
Franc de port!

Kriegsgefangenenlager

M.-Stammlager XI A

Camp des prisonniers

Datum: 4 Juin 1949  
date

Chère sœur. J'ai reçu la longue lettre du 8 Mai, et il me touchait  
depuis la lettre du 24 avril. Tu m'apprends le décès de notre père  
père. J'étais sans nouvelles. Ayant appris un nouveau bombardement  
le 10 Mai, tu penses les jours que j'ai passés. Enfin, enfin courage l'année  
sera cruelle, peut-être décisive. Le cousin Amiel te conseillera il  
est compétent et serviable. Je comprends aisément pourquoi tu  
ne veux pas quitter la maison. Je serais plus long sur la lettre de dimanche.  
Suis en bonne santé. Bons baisers Pressac

Le cousin Amiel est Jean Amiel marié à Francine Darbas fille de Bertrand et d'Antoinette Pressac :  
voir « Blagnac et ses rues » page 23

Françoise lui écrit souvent et lui envoie des colis. Mais, Jean sait en particulier "par les journaux" combien la vie est difficile en France "vous êtes bien malheureux, plus de libertés", aussi il n'est pas exigeant : "...tu me dis, chère sœur, que tu n'as plus d'avance pour faire partir les colis, ne te donne pas des maux de tête pour ça, fais en partir le moins possible... si père a une flanelle et un petit gilet, tu me les expédieras, c'est tout ce que j'ai besoin..." Et il ne veut pas qu'elle fasse des dépenses : "je te demande une paire de chaussettes et une paire de gros gants que tu feras toi-même dans du vieux drap, ne les achète pas ici on ne cherche pas à faire chic...". À la réception de ces colis, il se demande si "tu dois les payer ou ils sont de la mairie".

Il reçoit d'autres colis, comme en septembre 1942, "j'ai reçu un colis de la légion et hier un des écoles de Blagnac. Merci aux expéditeurs de ma part, ils sont bien aimables pour nous, on voit qu'ils ne nous oublient pas". Ou comme en décembre de la même année "...mardi, j'ai reçu un colis de vivres venant de l'Ariège, j'ai l'écriture du contenu, je comprends que c'est mon cousin Bertrand qui l'a expédié, Françoise quand tu le verras dis lui merci pour moi".

Il donne des nouvelles des autres prisonniers blagnacais "Caron n'est plus ici, il est allé travailler à Berlin, Saint-Martin est toujours ici (...) Respaud et Pons vous envoient le bonjour".

Quand il peut, Jean envoie de l'argent à ses parents. En décembre 1942, il se réjouit que "le mandat n'a pas mis trop de temps" pour parvenir à Blagnac. Sa sœur dépose le montant à la Caisse d'Épargne. Se sentant responsable en sa qualité d'aîné, il ne peut s'empêcher de lui donner des conseils "au moment où nous sommes il me semble que l'argent risque à se perdre, si j'ai une idée à te donner c'est d'acheter des terres ou autre

*chose, c'est plus sûr*". Il ne veut pas mettre Françoise dans le besoin *"Si tu trouvais à acheter à ton nom tu n'as qu'à me l'écrire pour pouvoir te rembourser"*. Heureusement, il sait que *"Papa est là pour te conseiller, mais lui aussi doit voir que rien n'est stable, ça peut changer d'un jour au lendemain"*.

En avril 1944, sa sœur lui apprend *"le décès de notre pauvre père"*. Auguste Pressac est décédé le 6 avril. Comme cela se comprend, il éprouve une grande peine mais pense au côté matériel *"As-tu pu payer les droits de succession (...) inhumer papa dans le caveau ?"* À son chagrin et à ses préoccupations s'ajoute la crainte des bombardements qui pourraient toucher *"notre maison située près d'un objectif qui est visé... je trouve que tu as beaucoup de courage..."*. En effet, le 5 avril, les Anglais lâchent des bombes sur les Ateliers Industriels de l'Air, sur Layrac, rue Rouaix (avenue du 11-Novembre 1918)... où se trouvent des installations allemandes (voir notre numéro spécial page 32). Sa sœur ne lui en parle sûrement pas dans les lettres qu'elle lui envoie, elle lui cache l'angoisse et la peur qu'elle éprouve pour ne pas l'inquiéter. C'est pour cela qu'il la qualifie de *"courageuse"*.

Le 4 juin, il écrit *"j'ai reçu ta longue lettre du 8 mai et il me tardait... j'étais sans nouvelles ayant appris un nouveau bombardement le 14 mai tu penses les jours que j'ai passés. Enfin ayons du courage, l'année nouvelle sera peut-être décisive"*. Il encourage encore sa sœur le 18 juin : *"j'ai reçu ta carte du 10 et ta lettre du 16 mai, tranquille de te savoir en bonne santé après la peine et la peur que tu as subi, courage, chère sœur, cette année j'ai confiance que ce fléau finira"*.

Il s'apitoie davantage sur le sort de sa sœur et sur celui de sa famille que sur le sien. Lorsqu'en décembre 1944, Françoise lui apprend avoir eu un accident au bras droit, il souhaite *"que ça n'aura pas été trop grave..."*. Mais parfois, sans trop vouloir le montrer, il n'a pas bon moral : *"Pour la relève, je ne sais rien à part les journaux qui annoncent qu'il y en a de partis, mon espoir est bien petit, je n'y crois guère. On dit tellement de choses qu'on ne croit rien"*. La période des fêtes n'arrange rien, mais il essaie d'être optimiste. À Noël *"nous avons eu trois jours, mais c'est des Noël bien tristes de les passer loin de la famille et du pays, enfin espérons que des jours meilleurs viendront et que nous ferons les fêtes en famille. Il faut prendre la vie comme elle vient"*.

Il aimerait que Françoise ne reste pas seule *"Quels sont les voisins qui vont à la maison te tenir compagnie... Tante me dit qu'elle va souvent te voir..."*. Il s'agit de leur tante paternelle, Antoinette Pressac, veuve depuis 1922 de Bertrand Darbas, briquetier. Il s'inquiète aussi pour elle : *"Tante Darbas doit avoir éprouvé beaucoup de peine, les bombardements et puis la mort de papa, que fait-elle ?"*

Leur tante maternelle, Marguerite, Marie-Madeleine Méliorat veuve depuis 1938 de Pierre, Joseph Sacristan, forgeron, habite Beauzelle. Jean souhaite qu'elle vienne vivre avec Françoise. Il est, enfin, rassuré en décembre 1944 : *"Tante Marguerite doit être à la maison maintenant, tu ne vas plus être seule"*.

L'année "décisive" tant attendue arrive enfin. Les alliés ouvrent les camps en 1945 et le retour des prisonniers s'échelonne d'avril à juin pour les Blagnacais.

Jean, quant à lui, est libéré le 12 mai 1945. Il ne sera vraiment reconnu "Combattant" que par la lettre du Secrétaire général de l'Office départemental des Anciens Combattants et Victimes de guerre partie de Toulouse, 15, rue Gabriel Péri, le 3 janvier 1952.

OFFICE NATIONAL  
DES ANCIENS COMBATTANTS  
ET VICTIMES DE LA GUERRE

RÉPUBLIQUE FRANÇAISE

N° **53.473**

**CARTE DU COMBATTANT**

Office d'.....  
**d'HAUTE-GARONNE**

Valable du **20.12.51** au **19.12.56**

Délivrée à

M. **PRESSAC**

Prénoms **Jean**

Domicile **Blagnac Rte de Grenade**

Né le **17 Août 1904**

A **Blagnac** Départ **H.G.**

A **Toulouse**, le **20.12.51**

Le Président de l'Office,  
des Anciens Combattants  
et Victimes de la Guerre,

Le Titulaire,  
*J. Pressac*



OBSERVATIONS IMPORTANTES

La présente carte est rigoureusement personnelle et, pour être valable, doit être revêtue de la signature du titulaire.


Elle permet, notamment, de recourir à l'aide de l'Office National.

En cas de détérioration de nature à rendre difficile la vérification de l'identité, le titulaire a intérêt à demander le remplacement de sa carte à l'Office départemental qui l'a établie.

Tout usage abusif ou frauduleux de la carte engage la responsabilité de son titulaire et expose celui-ci aux poursuites de droit commun.

**CROIX DU COMBATTANT**

Le titulaire de la présente carte est autorisé, conformément aux dispositions du décret du 24 août 1930 (art. 3), à porter les insignes de la Croix du Combattant.



Après sa captivité, revenu à Blagnac, Jean reprend son exploitation agricole, habite toujours la ferme familiale, 81 route de Grenade avec sa sœur. Tous deux restent célibataires.

Jean décède à l'Hôpital Purpan le 13 octobre 1974 et Françoise, le 22 mai 1982, avenue de Casselardit, semble-t-il chez son cousin, Bertrand Lavigne\* qui déclare ce décès à la mairie de Toulouse.

N.B. Les passages en italique sont extraits des lettres écrites par Jean Pressac.

## SOURCES

### Archives municipales de Blagnac

- État civil
- Fonds Ducatel
- Série H : 4H21

### Archives municipales de Toulouse

État civil

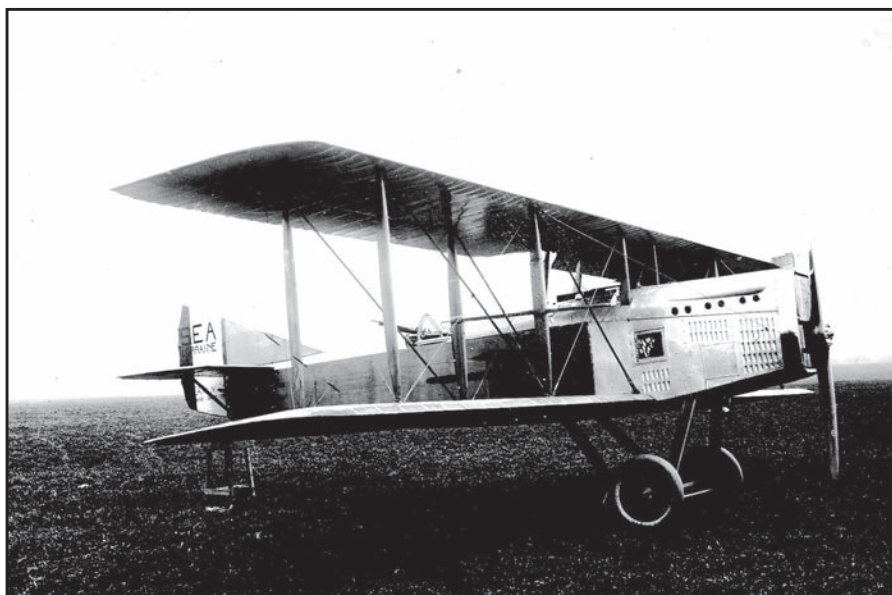
Numéro spécial Les Blagnacais pendant la Seconde Guerre mondiale

\* Bertrand Antonin Lavigne, né à Blagnac le 7 novembre 1903, est le fils d'Arnaud Pascal Lavigne et de Marie Louise Méliorat sœur de Marguerite Méliorat, "la tante de Beauzelle" et de Germaine, la mère de Jean et de Françoise Pressac.

# Le Potez 840, en avance sur son temps

par René Toussaint

Henry Potez est né en 1891 et entre à Supaéro en 1911. En 1916 il crée avec son camarade de classe Marcel Dassault l'hélice « Eclair », qui équipera de nombreux avions français construits pendant la guerre.



▲ SEA IV avion de chasse biplace et de reconnaissance avec moteur de 370 Cv. 115 appareils construits sur une commande de 1 000 exemplaires

Les deux ingénieurs étudient ensuite plusieurs avions, dont le monomoteur de chasse SEA IV, qui vole en mars 1918, trop tard pour participer à la guerre. Le contrat de production est fortement réduit et la Société d'Études Aéronautiques qu'ils avaient fondé est dissoute. Les deux hommes vont créer chacun leur entreprise, Henry Potez s'installe d'abord à Aubervilliers en 1919, puis part s'établir dans sa ville d'origine de Méaulte (Somme). Potez rachète les moteurs Anzani en 1923 et le constructeur CAMS en 1933. En 1936, les usines sont nationalisées et font partie de la SN-CAN (Société Nationale de Construction

Aéronautique du Nord). Henry Potez en est nommé directeur.

Potez 25 ; ce fut le plus grand succès de l'aéronautique française entre les deux guerres. Il fut construit à 4 000 exemplaires en 87 variantes. Il fut utilisé dans de très nombreuses missions : reconnaissance, bombardements, raids, transport du

► Potez 25



courrier, etc. Ce fut la bonne à tout faire de l'armée. Il fut exporté dans de très nombreux pays. Deux utilisations remarquables sont à signaler : ce fut l'avion utilisé pour la Croisière Noire de l'Armée de l'Air en 1933/1934 et également par la Compagnie Générale Aéropostale pour le transport du courrier. C'est à bord d'un Potez 25 que Guillaumet eut un accident dans les Andes en 1930 et qu'il ramena le courrier à dos d'homme après 7 jours de marche.

Environ 7000 avions Potez ont été construits jusqu'à la guerre, principalement des avions légers, mais aussi des avions de ligne, des avions de record de vitesse et des machines d'observation pour l'armée, ainsi que de très nombreux moteurs.

Le constructeur cesse toute activité aéronautique pendant la guerre. Il recrée Potez Aviation à Argenteuil (Val d'Oise) en 1952. Après le prototype d'attaque au sol Potez 75 (1953), il se lance dans le civil avec le Potez 84 ou 840.



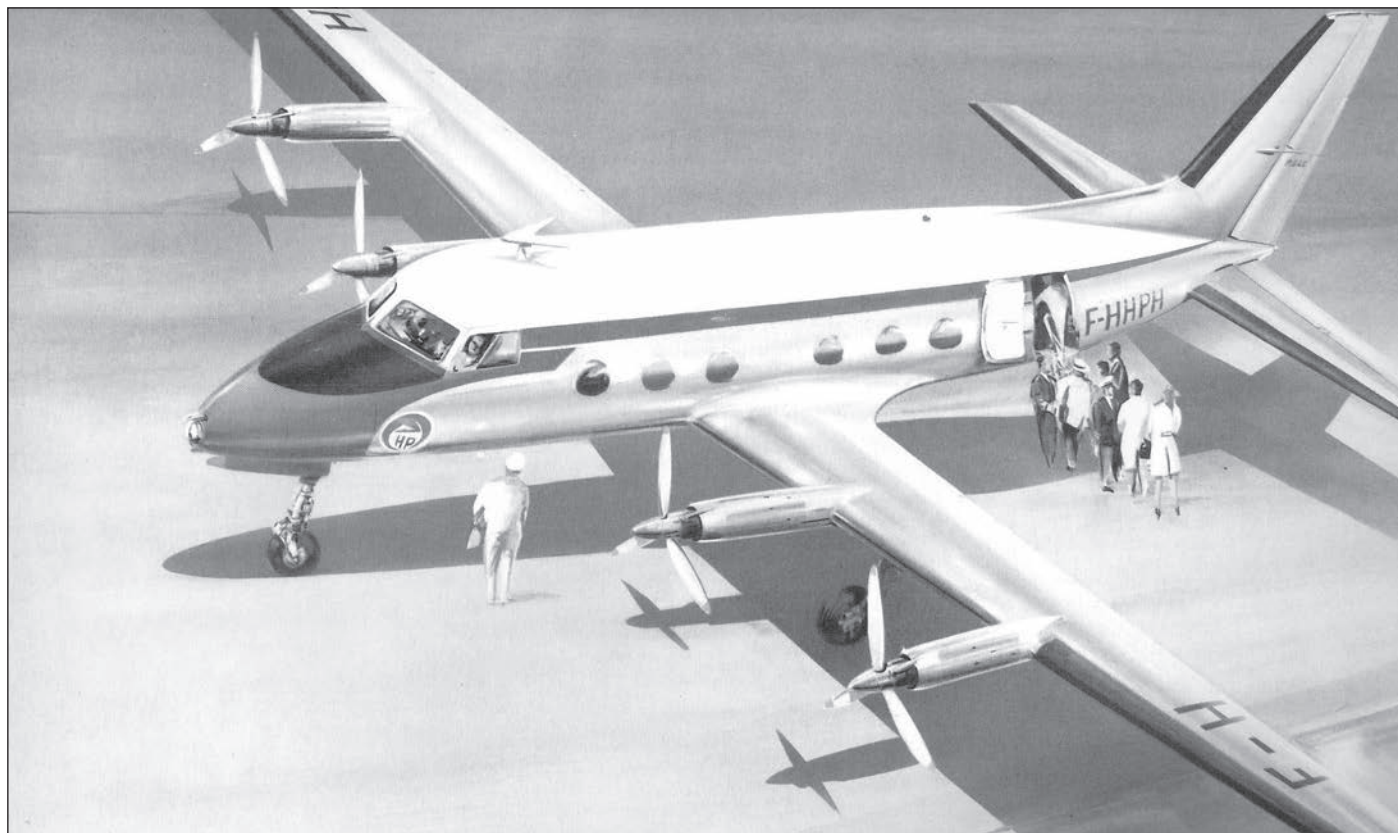
▲ Henry Potez

### Le Potez 840

Henry Potez rachète en 1958 la Société Aéronautique Fouga et ses usines d'Aire sur Adour et de Blagnac, où étaient construits les Magister d'entraînement à réaction. La société prend alors le nom de Potez Air Fouga.

En 1959, Henry Potez voit un marché pour un avion destiné à des lignes régionales et capable de transporter soit 16 passagers avec des sièges dans le sens de la marche, soit 24 avec des sièges en vis à vis.

Il fait donc étudier cette machine sur ses fonds propres par les bureaux d'études d'Argenteuil et de Toulouse. Ce dernier est dirigé par Robert Castello, créateur du Fouga Magister et de plusieurs planeurs. L'un va se charger du fuselage, tandis



que l'autre va s'occuper des ailes, de l'installation des moteurs et des empennages. Plusieurs maquettes sont essayées dans les souffleries de l'EAT (devenu CEAT) pour affiner l'aérodynamique de l'avion. Il est conçu autour d'un des rares types

de moteurs disponibles : le Turboméca Astazou de 530 CV. 4 moteurs vont lui donner une bonne sécurité et des bonnes performances au décollage. Ces moteurs sont fabriqués à Bordes (Pyrénées-Atlantiques), tandis que les hélices sont fournies par Ratier à Figeac (Lot).

Une maquette d'aménagement est réalisée à Argenteuil en janvier 1960. La cabine pressurisée est dotée de hublots semblables à ceux de Caravelle. Une vaste soute à bagages est prévue dans l'arrière du fuselage, ainsi que des toilettes. L'équipage est de deux pilotes, disposant d'une instrumentation similaire à celle des gros avions de ligne. Les prototypes sont fabriqués dans cette usine puis démontés et transportés à Toulouse.



Le prototype est ré-assemblé à Blagnac et vole le 29 avril 1961, piloté par Jacques Grangette, assisté de Pierre Caneill et Gérard Garnault. Turbo-Flight est une société américaine récemment fondée pour la commercialisation d'avions d'affaires aux USA. Ses représentants visitent l'usine d'Argenteuil le 2 mai 1961 pour observer la construction du deuxième prototype puis se rendent à Toulouse pour voir voler le prototype. Une de leurs premières demandes est d'augmenter la distance franchissable de l'avion. La société est intéressée par un puis 4 autres avions de démonstration pour son réseau de distribution.

Le prototype est présenté au salon aéronautique du Bourget de 1961. Il a effectué 80 heures d'essais au 1er septembre car il n'y a pas de grosses modifications à apporter, les essais en vol sont efficaces grâce à nombreuses mesures (140), servis par un personnel très expérimenté. Le vol avec un moteur arrêté est très sûr. La consommation est très faible grâce à la finesse de la cellule et au bon rendement des Astazou.

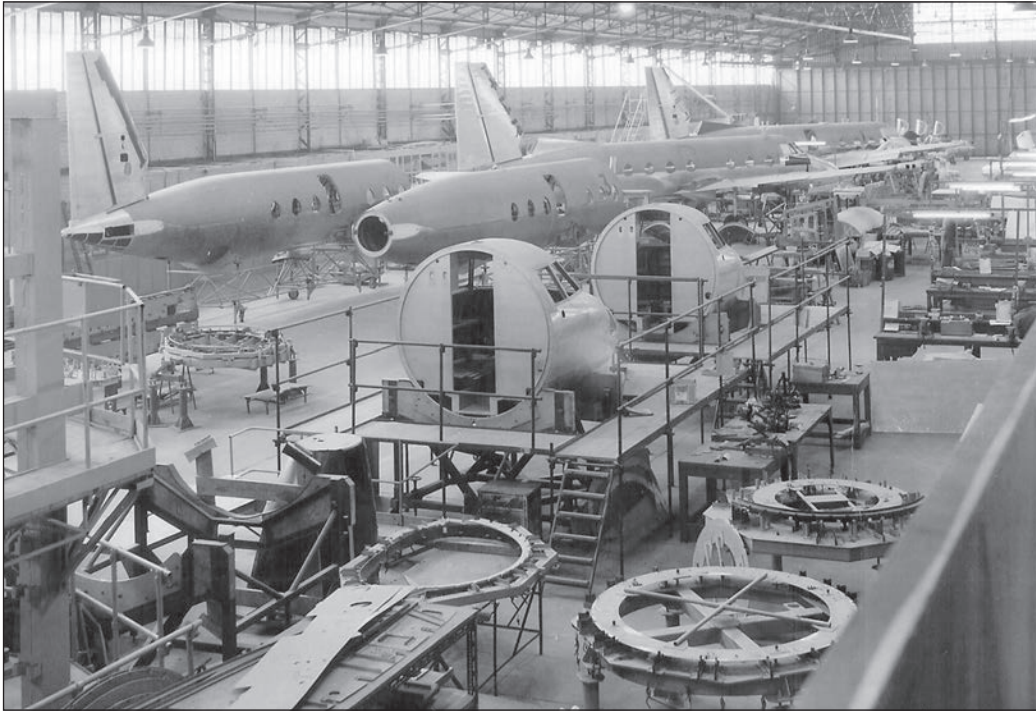
▼ Pierre Caneil, Henry Potez et Jacques Grangette devant le prototype à Blagnac



Septembre 1961 Henry Potez part en voyage aux USA pour revoir le directeur de Turbo-Flight. A son retour il annonce une commande de 24 avions par an sur un minimum de 5 ans ! Fin septembre, atterrissage train rentré du 01. La remise en état est faite en un mois. On installe les outillages de série à Toulouse, tandis que la construction du prototype 03 et de la cellule d'essai numérotée 04 se poursuit à Argenteuil.

L'avion est présenté au salon de Hanovre en mai 1962. Douze pilotes américains, amenés par Turbo-Flight, viennent évaluer l'avion à Toulouse.

Le deuxième prototype vole le 17 juin 1962 avec un nez modifié doté d'un radar météo et des vitrages du poste de pilotage agrandis. Il entre au Centre d'Essais en Vol le 9 juillet. Il reçoit ensuite un aménagement intérieur exécutive. Son certificat de navigabilité provisoire est accordé le 22 septembre. Deux



jours plus tard, le deuxième prototype part effectuer une longue tournée de présentation en Amérique du Nord. Début octobre l'avion est présenté à la NBAA (salon américain de l'aviation d'affaires) à Pittsburgh, puis durant l'exposition française au Mexique du 19 au 23 octobre. En fin d'année il est acheté par Turbo-Flight.

Le 9 mars 1963, lors d'une présentation à Genève, Jacques Grangette et Yvan Littolf effectuent un tonneau à basse altitude à bord du prototype. L'avion est évidemment présent au salon du Bourget au mois de juin, mais la présentation est plus sage... Le constructeur annonce quelques commandes : 2 en Allemagne, 2 pour le Secrétariat General à l'Aviation Civile et 3 pour le Groupement de Liaison Aériennes Ministériel (GLAM).

En juin 1963 Henry Potez se rend en Irlande car il est prévu d'installer une chaîne d'assemblage à Baldonnel (Irlande) pour les avions destinés au marché anglais et américain. L'usine sera bien construite, mais aucun avion n'en sortira car en mars 1964, le rêve de la société Turbo-Flight s'effondre et Potez doit racheter l'avion 02. La certification définitive avait été obtenue le 27 septembre 1963.



De juin 1964 à juin 1965 la cellule 04 est soumise à des essais statiques à Issy-les-Moulineaux afin de vérifier sa résistance. En novembre 1964 l'avion 01 effectue une tournée de présentation en Italie. Beaucoup d'intérêt, mais hélas aucune commande ! Le constructeur propose deux modèles de série : le 841 pour le marché américain avec des turbines canadiennes Pratt & Whitney PT 6 et le 842 avec des Astazou de 670 CV.



▲ *Le prototype avant sa mise en peinture devant les ateliers de Blagnac. On distingue Purpan au fond.*

▼ *L'avion No 2, reconnaissable aux vitrages agrandis du poste de pilotage, est garé devant l'aérogare de Blagnac afin de promouvoir son utilisation sur des lignes régionales.*





Deux avions sont construits avec le moteur PT 6 pour deux clients allemands. Le premier avion de série vole le 7 décembre 1964 et sera présenté au salon du Bourget 1965. Il reçoit son immatriculation allemande le 29 septembre. Il est victime d'un atterrissage sur le ventre en octobre 1967. Réparé, il poursuivra ses vols jusqu'en octobre 1971. L'avion est convoyé vers Toulouse en avril 1974 et sera démonté quelques années plus tard.

Le deuxième avion de série, doté du même type de moteur, est livré en mars 1966 et vole jusqu'en avril 1971. Il va ensuite changer plusieurs fois de mains sur le papier jusqu'en 1975. Il est alors racheté par une société américaine et décolle le 1<sup>er</sup> octobre vers son nouveau port d'attache. Il a été ferrailé en 1976 à Kansas City, après récupération des moteurs.

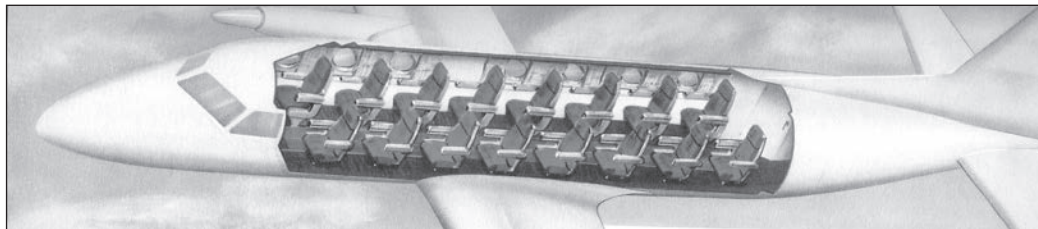
Les deux autres avions de série sont des 842. L'avion 3 est construit à partir de la cellule 03 pour le Secrétariat Général à l'Aviation Civile. Il vole le 25 octobre 1965 et prendra sa retraite onze ans plus tard au Musée de l'Air du Bourget. Le quatrième avion a été offert par la France au Roi du Maroc en octobre 1966. Il vole peu avant de changer lui aussi plusieurs fois de propriétaire, sans quitter le terrain de Rabat. Existe-t-il toujours ?



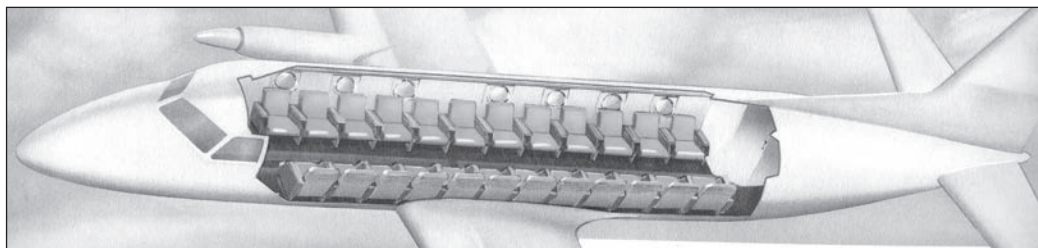
L'avionneur a lancé la construction de cinq autres avions, sans aucune commande. La situation ne peut pas durer. En 1967 la société cède les actifs de Blagnac à Sud-Aviation et ceux d'Argenteuil à Marcel Dassault.

Le prototype 01 est arrêté de vol en juillet 1968 et stocké à Blagnac. Le 02 va voler jusqu'en fin 1973, transportant les personnels travaillant sur le programme Concorde entre Toulouse et Filton. Un acheteur parisien se manifeste et l'avion part pour le Bourget. Ici aussi plusieurs changements de propriétaires sur le papier avant d'être acquis par le Paris Flying Club, une association de médecins-pilotes. Après une Grande Visite, l'avion reprend l'air courant 1979. Il vole fréquemment et effectue

► "LUXE"  
16 passagers



► "COURTOISIE"  
24 passagers



des voyages en Europe. Au cours d'un de ceux-ci le train refuse de sortir (!) durant l'approche à Sumburgh (îles Shetland). La raison de cette panne est finalement attribuée à un défaut de conception du circuit de commande du train d'atterrissage. L'avion ne sera pas réparé et la carrière du Potez 840, dernier avion Potez construit, s'achèvera ainsi le 29 mars 1981. Henry Potez décède le 9 novembre à l'âge de 90 ans.

## Conclusion

L'échec du Potez 840 est dû à plusieurs causes :

- L'avion était en avance sur son époque car le transport aérien régional n'a démarré que quelques années plus tard.
- Le concept d'avion d'affaires, destiné aux déplacements des dirigeants de grandes entreprises, n'en était qu'à ses balbutiements et il fallait convaincre les entreprises de son bien-fondé.
- La décision d'utiliser 4 turbines de 600 CV, alors que 2 x 1000 CV auraient été plus économiques, tant à l'achat qu'en exploitation.
- Le fuselage un peu exigu n'autorisant que 2 sièges de front, limitant la capacité d'emport à 16 sièges et donc la rentabilité de l'avion.

Ainsi la toute jeune compagnie Air Inter, spécialiste des liaisons régionales, a préféré acheter le Nord 262 (bimoteur de 29 places) et le Fokker 27 (bimoteur de 50 places). Le Potez 840 a également été proposé à l'armée de l'air pour de missions de liaison. Mais aucune commande n'a été passée. Le constructeur proposera par la suite différents projets dérivés, avec 2 turbines ou avec un fuselage plus large, mais sans succès.

## SOURCES et BIBLIOGRAPHIE

Revue :

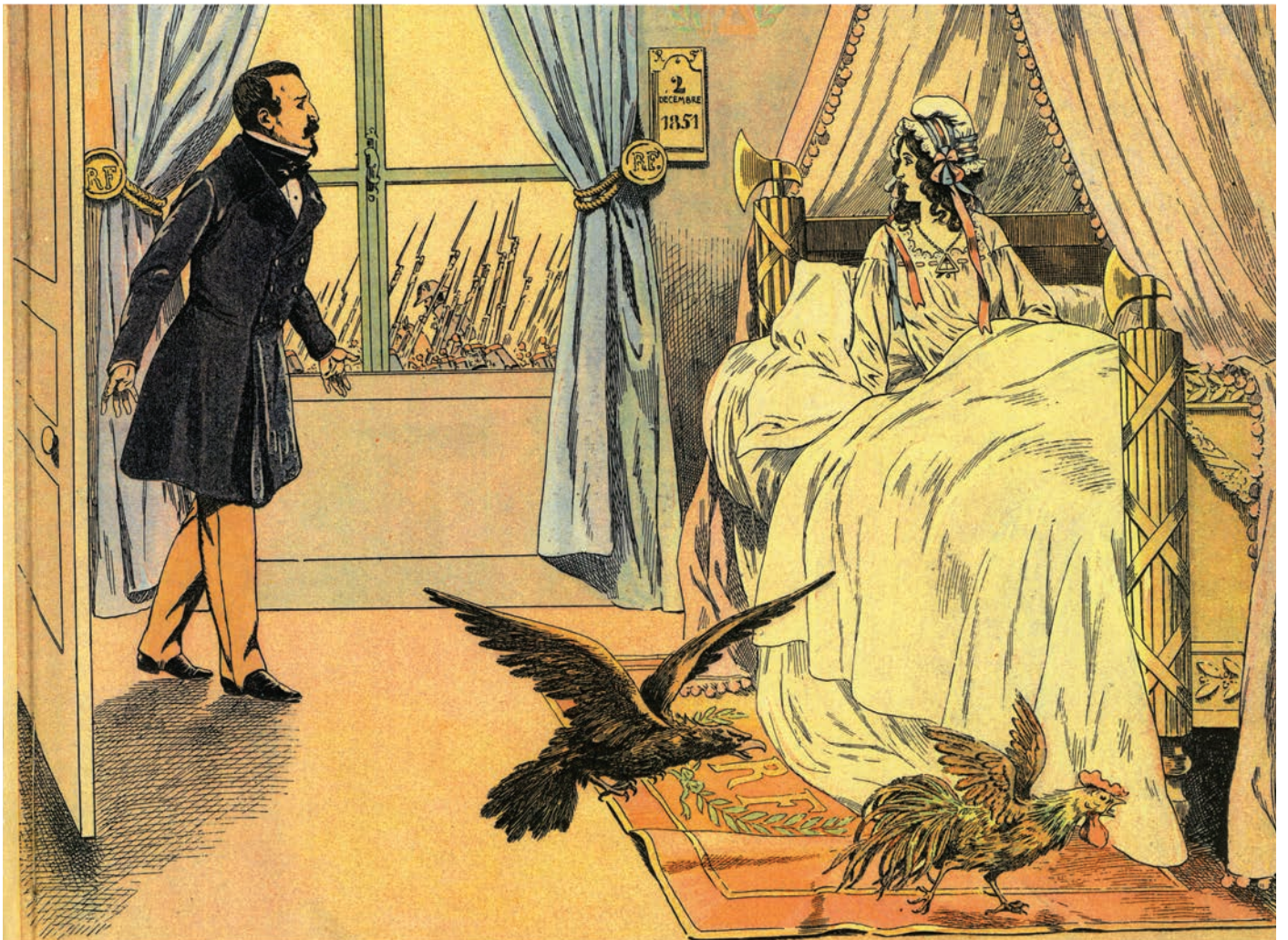
Aviation magazine, différents numéros  
Le fana de l'aviation, différents numéros

Livres :

Les avions Potez, histoire de l'aviation N° 20, Lela Presse 2008  
Planeurs et avions, Christian Castello, éditions Le Léopard 1993



*Pour mémoire, les deux hangars qui ont abrité les ateliers Potez à Blagnac ont été démolis en 2014 afin de permettre la construction du siège social du groupe Airbus. La société Potez Aéronautique existe toujours à Aire sur Adour. Elle est spécialisée dans la sous-traitance aéronautique.*



*Image satirique par Job : Louis Napoléon Bonaparte chasse Marianne, symbole de la République.*

*“L’aigle impérial chasse le coq, emblème de la République.”*



*La maison Guimbaud avant 2000 : le crépi recouvre encore la façade arrière (Photothèque municipale de Blagnac)*